

J'AIME LE JUDO, J'AIME SANDRA

Danica Juričić Spasović

Traduit du croate par
Thibault Joubert

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER LES KOMBO	PAGE 3
CHAPITRE DEUX JUSTE UNE ÉCORCHURE DONT LE SANG A COAGULÉ	PAGE 22
CHAPITRE TROIS YANN ZÉLI	PAGE 40
CHAPITRE QUATRE SALTO	PAGE 59
CHAPITRE CINQ CE MENSONGE QUI RESSEMBLAIT À UNE VÉRITÉ	PAGE 85
CHAPITRE SIX <i>UKI GOSHI</i>	PAGE 97
CHAPITRE SEPT LES PAPILLONS	PAGE 111
CHAPITRE HUIT <i>KIAI !</i>	PAGE 122
CHAPITRE NEUF LE JOUR TANT ATTENDU	PAGE 136
CHAPITRE DIX <i>HANSOKU MAKE</i>	PAGE 152
CHAPITRE ONZE LE CHEMIN QUI MÈNE À SON CŒUR	PAGE 172
CHAPITRE DOUZE BATS-TOI DE TOUTES TES FORCES !	PAGE 185

CHAPITRE PREMIER

LES KOMBO

Cette histoire s'est déroulée quand Boundek était encore une forêt déserte, sombre et sauvage, des abords de la ville. Il était insensé pour les enfants d'y flâner, surtout le soir, car il se passait dans cette forêt toutes sortes de choses. Les journaux rapportaient d'affreux crimes qui avaient eu lieu de nuit, dans le parc de Boundek.

Dans l'obscurité, le long de la route qui menait au quartier Zaproudjé, Antonio aperçut le panneau où il était inscrit BOUNDEK. Quand il s'ennuyait, le jeune garçon revenait constamment vers ces fourrés denses et hauts, qui craquaient et bruissaient. Une fois passée la première bordure de branchages épineux, il écarquilla les yeux, étonné, devant le petit lac trouble. Sur une plaque en bois délabrée, au bord de l'eau sale, il était écrit : BAIGNADE INTERDITE. *Qui aurait l'idée de se baigner dans cette eau fétide ?* pensa Antonio.

Debout sur la rive caillouteuse, il fourra les mains dans les poches de son blouson d'hiver jaune. Une pensée lui assombrit le visage : il venait de déménager dans un nouveau quartier, Outrina, et avait été inscrit contre son gré au collège de ce même quartier. Et il était le tout nouvel élève de sixième.

Ils avaient emménagé dans cette nouvelle partie de la ville, qui portait également le nom de Nouveau Zagreb. Ils étaient auparavant à Ribniak, à Zagreb la capitale ; c'était un vieux quartier charmant, au centre de la ville, là où s'étirait le parc centenaire Ribniak. Le quartier de banlieue où ils avaient déménagé ne lui plaisait pas du tout.

Avec ses longs cheveux blonds, Antonio ne passait pas inaperçu dans son nouveau collège. De nombreuses élèves de sixième et de cinquième le regardaient pendant la récréation. La douceur de ses yeux bleu clair ressortait fortement sur son tendre visage oblong. Sous son bonnet bleu en laine, de longues mèches de cheveux presque dorés apparaissaient sur son front et autour de son cou. Il était toujours très bien vêtu. Les durs d'Outrina adoraient donner des pichenettes à ce genre de coquets qui portaient des vêtements à la mode. Voilà pourquoi Antonio préférait flâner tout seul.

Quel ennui, pensa-t-il, les mains dans les poches. Il suivit vaguement du regard un canard qui laissait une trace sur l'eau, comme du papier découpé aux ciseaux. Il regardait le lac, perdu dans ses pensées, quand quelque chose lui démangea le nez. Il secoua son nez vers la gauche, puis encore une fois, mais il dut finalement sortir une main de sa poche pour se gratter. Son nez le démangeait

horriblement. *Quelque chose va se passer.*

« *Ne va pas là-bas tout seul...n'y va jamais tout seul...c'est une grande forêt* » lui répétait sa maman, Mirella. Elle avait d'ailleurs peur de tout : que son fils brûle au soleil, que la pluie lui trempe la tête, qu'il prenne froid...

Dans l'épaisse grisaille du ciel bas, un oiseau noir croassa deux fois et brisa le silence pesant. Un autre oiseau noir passa au-dessus d'Antonio. CROAAA...CROAAA... C'était la dernière après-midi du mois de janvier. Un vent glacial se souleva et murmura dans cette forêt perdue des abords de la ville.

Collé à la rivière Sava, le bois était envahi par l'eau et par les fourrés. Pour le traverser, il fallait les écarter, comme une épaisse toile d'araignée. Les bottes en cuir rouge d'Antonio – modèle militaire, de marque Army – étaient déjà pleines de boue. Il penchait la tête à chaque fois que des ronces s'accrochaient à lui. C'est alors qu'il remarqua dans la terre boueuse des bouteilles, des tessons de bouteilles de bière et d'autres alcools, puis d'autre détritrus et une forte puanteur. Il faisait attention à ne pas écraser les déchets encore frais. *Apparemment, beaucoup de gens se baladent à Boundek*, pensa Antonio qui toussa à cause de l'insupportable odeur.

« Pourquoi ils t'emmènent à Nouveau Zagreb ? » s'était étonné son meilleur ami Tveurtko Royalitch, avant son déménagement. Les autres élèves de Ribniak étaient aussi surpris. « De l'autre côté de la Sava, y'a des vraies brutes ! » lui avait dit Kapra, alias la Chèvre. Et Sven Petitorti lui avait donné un conseil qui aurait pu le faire revenir dans son ancien quartier Ribniak : « on va te provoquer, on va tout le temps te chercher, tu piges ? Il faudra que tu te battes ! Oublie les bonnes notes ! » lui avait-il conseillé.

Une branche le griffa juste sous l'oeil et lui fit mal. Antonio se débarrassa des buissons en sautant. Dans cette clairière inattendue au beau milieu du désert sauvage de la forêt il fit une découverte importante : une cabane se trouvait là, devant lui.

Un coup de vent secoua la forêt et les portes de la vieille cahute en bois branlante s'ouvrirent avec fracas. Antonio fit un bond en arrière dans les broussailles, comme un lapin. De là où il était, il ne voyait dans la cahute que de l'obscurité et n'entendait que le silence.

À qui est cette cabane ? se demanda-t-il, le visage effrayé et interloqué. Il regarda dans l'obscurité. La construction béante lui disait d'entrer, mais un frisson le parcourut rien que d'y penser. *Qui vit ici ? Un ivrogne, un vagabond...Un TUEUR ?!* La cabane bancale était faite de bric et de broc, comme dans les bidonvilles.

Le vent se calma et la forêt se tut. Antonio souffla deux fois dans ses mains. Ce vent léger lui glaçait les os. Comme toujours, il repoussa ses mèches sous son bonnet car elles lui tombaient dans les

yeux. Il tira la fermeture éclair de son blouson jaune vif jusqu'au menton. Il fit un pas prudent sur le branchage qui craqua puis il s'enhardit et avança en brisant sans pitié les petites branches sous ses bottes. Tout était vraiment vide.

— Hééé ! lança-t-il quand même, à l'entrée de la cahute.

Il voulait annoncer sa présence. Comme seul le silence lui répondit, il scruta et entra. Il y faisait noir et la cabane était vide. Dans le noir de la bicoque, il se rappela son grand-père qui lui disait souvent que la curiosité était un vilain défaut. *Mais, Papy, qui résisterait à ça ?* demanda Antonio pour lui-même, en entrant dans la cahute. Ses yeux s'habituaient vite à l'obscurité. Il commença à fouiller parmi les choses qu'il trouvait et s'arrêta sur une lampe de poche qui, à sa grande surprise, fonctionnait. Il fut ébloui puis il détourna la lampe. À la lumière de la torche il tomba sur toutes sortes de petites choses. Un petit peigne, une pince, une pile...et deux couvertures humides et froissées. Il venait en fait de trouver un repaire. « Quand tu trouveras une base comme ça », lui avait dit son copain Royalitch. *J'ai vraiment des choses à lui raconter*, pensa Antonio, avec une excitation qui lui pinça les joues.

À l'intérieur il retira son bonnet car l'agitation lui faisait monter la chaleur à la tête, puis il s'assit sur un banc tordu. Il y avait une grosse signature taguée sur le mur en bois. Il l'illumina avec le faisceau de lumière.

LES KOMBO

Bad Blue Boys Dinamo

Qui sont les Kombo ?... Antonio avait la chair de poule dans le cou. De dangereux supporters du Dinamo passent par ici, toujours prêts à en découdre. Il éteignit la lampe torche. Il se sentit là comme un chat que des chiens auraient surpris sur leur territoire.

Devant la cabane il trembla de froid. En remettant son bonnet bleu, dans l'air vif et pur de l'hiver, Antonio entendit un bourdonnement qui venait de l'autre côté, en face de la cabane, du côté des joncs épais. C'était maintenant un vrombissement qui s'approchait et c'était comme si quelqu'un tambourinait sur des casseroles, tout contre son oreille. Quelque chose s'approchait sûrement de plus en plus près. Antonio chercha de ses yeux tremblants un endroit où se cacher. Paniqué, il commença à courir vers un chemin à travers bois, mais les branches pointues interdisaient tout passage. Il entendit aussi les oiseaux qui s'envolaient en poussant des cris stridents, il entendit les joncs siffler presque sur lui, il vit qu'ils s'écartaient, il entendit ce son chich-chich-chach qui se ruait vers lui comme une mèche enflammée. *Ils vont m'attraper !* pensa-t-il, mais il aperçut derrière la cahute un gros buisson emmêlé et infranchissable et s'y jeta. Il chuta sur un enchevêtrement d'épines

impitoyables.

Un gamin juché sur un vélo surgit alors des joncs asséchés. Il termina sa folle course en freinant dans la clairière qui encerclait la cabane. Des gouttes de boue giclèrent dans tous les sens. Le garçon écarlate descendit de son vtt bleu. Tout ruisselant de sueur, il enleva de sa tête son bonnet de laine bleue de supporter du Dinamo. Antonio regarda attentivement à travers l'entremêlement des épines. Le supporter du Dinamo à la peau toute mouchetée était de son âge. Ses cheveux étaient teints en rouge-ketchup et sa coupe hérisson dressée vers le ciel. Un vrai punk. En se rapprochant maladroitement pour mieux le voir à travers une fente dans le buisson, Antonio ne fit pas attention et se piqua puissamment le genou sur les grosses ronces et gémit.

Le supporter du Dinamo plissa le front, prêt à se battre. Il leva en entendant le cri étouffé d'Antonio des sourcils accusateurs. Dans le silence, on n'entendait que le doux murmure du vent. Le garçon à la chevelure rouge fonça droit sur les ronces.

— Aleeeeerte !!! fit une lointaine voix masculine, en traversant le silence.

Antonio fut d'un coup saisi au ventre par la peur. Cheveux-rouges se détourna du fourré car un garçon cagoulé venait de jaillir à vélo, tout essoufflé, à travers les joncs sifflants.

— Y'a un problème ! Le père de Zok nous cherche ! cria le nouveau venu.

Il freina et sauta de sa selle. La toile épineuse donnait à Antonio l'impression de les regarder comme à travers un collant en nylon. Le nouveau venu était vraiment de grande taille, mais il devait être plus jeune en âge. Une large et grande capuche noire de sweat-shirt était tirée sur sa tête, on ne pouvait voir son visage.

— LE PÈRE DE ZOK EST SUPER ÉNERVÉ ! - continua le jeune garçon à la tête couverte d'une capuche noire - Il interroge les gens dans la rue...je l'ai vu parler à Pézo, ajouta-t-il.

Il jeta dans la boue son vélo noir tout rayé, vieillot, auquel il ne tenait apparemment pas.

— Est-ce que Pézo a dit quelque chose ?! lui demanda inquiet Cheveux-rouges.

Il écoutait les nouvelles en marchant, préoccupé.

— Nan, j'ai rien entendu... lui répondit le grand.

De loin on ne voyait toujours pas son visage. Il jeta le lourd sac à dos noir qu'il portait aux épaules et des crachats commencèrent à voler à travers la capuche noire.

— Et où sont les autres ?! demanda Capuche-noire.

Le partisan du Dinamo aux cheveux rouges avait le visage tout empourpré par le froid qui le pinçait. Il renifla la morve qu'il avait au nez puis cracha allègrement dans la boue.

— Aucune idée...

Ils entendirent tous deux un sifflement qui s'approchait.

— Les voilà ! s'écrièrent-ils.

De l'autre côté du passage qui menait à la cabane, les joncs se mirent une nouvelle fois à s'affoler, à s'agiter et s'écartèrent. Caché dans les épines et tendu par la peur, Antonio s'attendait à ce que débarque une bande tout entière. Capuche-noire saisit de longs bâtons, au cas où. Les joncs s'écartèrent et un nouveau cycliste arriva à la base. C'était un gamin d'environ huit ans, qui freina violemment, surpris par le flot de boue dérapant. Le garçon sur son vélo enfonça ses pieds dans la terre pour freiner, mais il buta contre une vieille souche d'arbre, heurta le volant avec sa poitrine et s'envola, léger comme un oiseau pour finalement s'écraser dans la bourbe.

Les trois garçons, Antonio inclus, le regardaient encore médusés par cette chute formidable. Cheveux-rouges avaient les bras ballants et Capuche-noire s'immobilisa comme une statue, le bras encore levé et un bâton à la main, prêt à frapper. Le maigre gamin se releva, gémissant. Son blouson, son pantalon et son visage étaient recouverts de boue.

— Zok a une paupière fermée, déclara-t-il d'une voix faible et continue, tout en se rapprochant de ses acolytes.

Tout ce qu'il venait de vivre le mettait au bord des larmes.

— Le père de Zok nous cherche. Et la police aussi... Émile a entendu qu'ils allaient appeler la police ! Ils vont se mettre à chercher Émile aussi... dit-il en commençant à pleurer.

Sa voix douce tremblait. Son menton tremblant se tordit de peur.

— Où est Émile maintenant ? demanda Capuche-noire en élevant la voix.

Puis il leva brusquement son gros bâton, tant et si bien qu'il frôla d'un centimètre la tête du dernier arrivé.

— T'es dingue ? cria le petit Kombo.

Son bâton vint frapper le tronc d'un peuplier au-dessus de lui. Tout se mit à vibrer. Il aurait pu le tuer. Capuche-noire ne faisait attention à personne.

Antonio, dans le buisson, avait les cheveux qui le démangeaient. Mais il pouvait tout supporter, en premier lieu les piqûres que lui faisaient les épines. Il sentit à travers son pantalon déchiré son genou qui saignait. Dans cette position grotesque et immobile, il était pris de toutes parts dans les ronces qui le piquaient. Mais il préférait sa position à la leur : il n'était pas recherché par la POLICE, lui !

Le vent se mit à traverser la forêt, tel un spectre. Ils en étaient congelés. À cause du froid, Cheveux-rouges ressortit de sa poche son bonnet du Dinamo, l'enfila et l'enfonça jusqu'aux oreilles. Il faisait très froid et tout se présentait mal. Le plus jeune des Kombo sortit également son bonnet de sa poche et l'enfila jusqu'aux sourcils. Capuche-noire se gonfla un peu sous l'effet du vent glacial.

— Émi.. dit qu'on ..ouge pas ..ici ..vant ..il ..ienne nous ..hercher.

Tout le monde sursauta quand le nouveau venu se mit à parler. Celui-ci s'approchait imperceptiblement d'eux. Il marmonnait car il parlait à travers l'écharpe bleue du Dinamo, qui lui recouvrait la moitié du visage et du nez.

— Q..est-ce ..'on fait ? leur demanda cette momie, appuyée sur son vélo.

Ses yeux noirs regardaient chacun de ceux qui l'entouraient. Capuche-noire expulsa nerveusement un glaviot sur le côté.

— On va attendre, répondit Cheveux-rouges.

Antonio eut le cœur serré, comme s'il avait en plein désert bu ses dernières gouttes d'eau. Il comprit qu'il n'allait pas quitter les lieux d'aussitôt.

— Qu'..-ce ..'on va ..tendre ? demanda le grommeleur.

— *ARRÊTE DE MARMONNER, ESPÈCE DE SINGE !* explosa Capuche-noire. *ARRÊTE DE MARMONNER, ESPÈCE DE SINGE ! ARRÊTE DE MARMONNER, ESPÈCE DE SINGE ! ARRÊTE DE MARMONNER, ESPÈCE DE SINGE !* » dit l'écho derrière eux à travers la forêt.

— Mai.. ..raiment, qu'..-ce ..'on ..'ttend ?

Capuche-noire perdit tout à coup son sang-froid. Il s'avança, le poing levé, vers le grommeleur qui écarquilla les yeux de terreur. « GRAAAC...GRAAAC... » firent les corneilles au-dessus d'eux, comme si elles fuyaient la bagarre.

— Arrête ! cria Cheveux-rouges.

Il bloqua hardiment le bras de Capuche-noire.

— Dis-nous où tu as caché le vélo de Zok ! Demanda-t-il - Cheveux-rouges était le chef - J'ai dit : OÙ EST LE VÉLO ? Tu veux vraiment que la police s'amène ?!

Cheveux-rouges, la figure énervée et tachetée de boue, regarda le trou noir où se cachait le visage de Capuche-noire. « GRAAAC...GRAAAC... » grondèrent à nouveau les corneilles qui les survolaient. Capuche-noire indiqua le buisson derrière la cabane. Les Kombo s'y dirigèrent immédiatement.

Antonio écarta les yeux et la bouche lorsqu'il saisit qu'ils venaient tous vers lui. Capuche-noire arrachait toutes sortes de branchages, les brisait et en retirait des pelotes de feuilles. Cheveux-rouges tira à la force de ses mains sur une longue et épaisse racine de lierre. Et les autres Kombo se joignirent à lui pour tirer en forçant sur cette racine, jusqu'à ce qu'elle cède. Antonio cessa de respirer. Il sentit une rafale de vent froid. Mais ils ne le virent pas, grâce à l'obscurité qui venait de tomber. À travers le branchage clairsemé, le blouson jaune pétant se distinguait comme à travers les mailles d'une raquette de tennis. Il jeta un œil à la semelle boueuse de sa botte. On pouvait

percevoir de la vapeur qui sortait de sa bouche. La chaleur de sa respiration apeurée s'évaporait. S'ils avaient un peu mieux regardé... Il ne pouvait avoir plus froid, mais Antonio frissonnait comme si on lui avait enlevé une couverture. Il ne pouvait plus se défaire de l'immobilité qui l'avait envahi.

— Je savais que personne n'irait le chercher ici... dit Capuche-noire qui, par un dernier geste brusque, sortit le vélo du buisson.

Le vélo dérobé, brillant et lumineux, était un *super 21 vitesses*.

— Qu'est-ce qu'on va faire de ce vélo ? cria à nouveau le petit.

Capuche-noire lui envoya une forte pichenette sur le front. Le garçon se tut, mit son front dans ses mains, et renifla de manière étouffée. Antonio ouvrit pour la première fois les yeux. Il regarda droit vers eux, incrédule. Il inspira autant d'air qu'il en faut à un poisson pour survivre en-dehors de l'eau. Aussitôt qu'il bougea le petit doigt, des branches craquèrent et tous entendirent le bruit.

— Rentrons chez nous !... piaula soudain le petit Kombo, tel un violon.

Les larmes lui enlevaient la boue du visage. Il ressemblait à un soldat qui pleurait derrière son masque.

— Qu'est-ce qui t'arrive encore ? lui cria Capuche-noire.

Le petit Kombo continua à renifler. Les aboiements d'un chien interrompirent soudain ses larmes.

— Zoubo, Zoubo ! s'égaya alors Cheveux-rouges.

Il commença à caresser avec plaisir les poils humides de Zoubo. Le petit Kombo larmoyant sourit lorsqu'il aperçut le vieux chien. Capuche-noire tapota également la tête du grand chien noir à la gueule de loup. Chez tous les gamins il suscita de la surprise et de la gaieté. Il léchait les mains de chacun, avec son haleine chaude.

— Zou'o ! Zou'o ! appela le grommeleur.

Il entortilla de plaisir les oreilles du chien. Zoubo se mit ensuite à dodeliner plus vite encore la tête de gauche à droite, ce qui les fit rire. Fixe comme une statue, il aboya alors bruyamment et s'éloigna pour aller flairer les fourrés derrière la cabane.

Antonio vit devant lui la bête hirsute aux yeux de loups. Le cabot fixa sur lui son regard perçant. Le chien se hérissa, ses poils se dressèrent. Ils montra alors à Antonio ses babines, découvrant ses crocs blancs. Antonio se recouvrit de sueur. Le chien essaya de toutes ses forces et de tout son poids de s'enfoncer plus profondément dans le fourré. Antonio évita la bête qui fonçait. Il n'y avait pas d'espace pour fuir. Les petites branches craquaient sous ses pas, le buisson se fendit comme s'il s'agissait d'une brindille et la gueule du chien vint rapidement lui grogner au visage, de toute la blancheur de ses crocs. Antonio fut sur le point de crier mais il se tut. Il entendit dans ses oreilles le tonnerre que faisait son cœur et un murmure, comme un bruissement dans sa tête, un murmure qui

ne le quittait plus. Il entendit le chien aboyer.

— Zoubo ! Zoubo ! Zoubo ! finit par l'appeler le chef Cheveux-rouges, après plusieurs sifflements stridents et des cris.

Zoubo était parfois comme ça, quand il pourchassait un chat, ou *quelque chose d'autre*. Le chien se retourna d'un coup et partit. Antonio fut persuadé qu'il était sur le point de s'évanouir ou qu'il allait mourir d'un instant à l'autre.

Par chance, les Kombo s'enfermèrent avec le chien dans la cabane. On les entendait indistinctement parler. Antonio inspira et expira alors, comme s'il avait été longtemps sous l'eau. Il commença à sortir prudemment du piège dans lequel il était tombé et à chaque fois que les branchages craquaient un peu plus fort, il s'arrêtait et attendait que le buisson s'apaise et se taise. Des frissons désagréables parcouraient ses jambes, comme des colonnes de fourmis. Il parvint difficilement jusqu'à la cabane. En attendant que ses jambes de bois ne se rétablissent, il écouta la bande enfermée dans la cabane. Il s'approcha plus près du mur de la cahute :

— ...T'aurais pas dû le voler !

— Pourquoi vous êtes partis ?... Je m'suis assis sur le vélo et j'ai filé ! répondit l'un des Kombo en frappant violemment du pied contre le mur de la cabane, comme s'il allait en sortir.

Antonio resta le dos collé au mur jusqu'à ce que le bruit à l'intérieur ne se dissipe. La sombre forêt résonnait des coups de son cœur affolé. Il expirait et inspirait rapidement et, alors que la peur lui occupait la gorge, il manqua de s'étouffer. Le malaise lui embruma les yeux, mais il réussit à avaler sa toux. Oh, ça l'aurait trahi ! Il plissa un instant les yeux pour se calmer avant de prendre la fuite. Sa respiration s'apaisa. Mais pas sa curiosité. Il écarta de ses mains tremblantes un bout de carton, qui recouvrait une fente minuscule. Son œil s'habitua à l'obscurité, il les voyait bien. Les Kombo étaient regroupés dans un espace étroit. Ils étaient assis sous la lumière de la lampe de poche qu'ils avaient accrochée au mur. Capuche-noire, même à l'intérieur, restait couvert. Ce sombre individu semblait en permanence dépourvu de visage et sa voix semblait venir des ténèbres. Antonio entendit que toute la bande l'appelait Serpent.

— Quand ils arrêteront de nous chercher, on leur rendra le vélo, proposait-il.

Le plus petit des Kombo, qui avait pleuré, avait un drôle de surnom : Mammouth. À Cheveux-rouges ils donnaient tous le nom de Frelon. Et celui qui grommelait s'appelait Aigle. Quand il enleva son bonnet, Aigle découvrit une chevelure teinte en jaune vif. De sa position accroupie, il cracha sur le sol de la cabane.

— On n'avait pas besoin de ça... - dit sans grommeler Aigle aux cheveux jaunes, lorsqu'il enleva son écharpe du Dinamo de sa bouche - Qui a frappé Zok ? leur demanda-t-il.

— C'est pas moi, j'vise jamais le visage avec mon lance-pierres ! entendit-on de la part du petit Mammouth.

Alors qu'ils ne réussissaient pas à élucider la question, ils commencèrent à se disputer et le vacarme s'entendit de l'extérieur.

— Les gars, on est tous en danger ! cria Frelon aux cheveux rouges, qui se releva d'un coup.

Il portait un jean usé et un blouson court, de couleur orange et noire. La dispute cessa. Il se tenait au milieu du groupe, les mains écartées comme un agent de la circulation.

— Vous comprenez que Zok nous a bien vus, juste avant que *la guêpe* ne lui explose l'oeil ?! cria leur chef.

Antonio se plongea dans ce que Frelon était en train de dire ; il se tapit et se remit plus confortablement à regarder à travers la fente.

— Il a fallu qu'il arrive pendant que j'enlevais le rétroviseur de son vélo... soupira Serpent.

— C'est toi qui nous a mis là-dedans ! Pourquoi tu emportes des pièces détachées ?! fit Aigle, qui se rétablit debout d'un saut.

— Parce que je répare aussi VOS vélos. Et moi il me fallait un rétro, d'accord ?! s'énerva Serpent.

Il regarda Aigle, comme si ce dernier allait s'envoler de la cabane. La nervosité se mit à régner dans la cabane. Tous savaient que Serpent était un voleur. Ils savaient que Serpent enlevait les lumières, les rétroviseurs, les selles, les chaînes et même les pneus des vélos de ceux qui habitaient dans d'autres rues. Eux, ils avaient sur leurs propres vélos à la fois des pièces d'origine et des pièces volées. Le chien à la tête de loup, Zoubo, quitta sa position couchée en rond à l'entrée de la cabane et s'approcha de Serpent. Une capuche couvrait le visage de Serpent qui sortait de son sac à dos des boîtes de conserve, des canettes. Zoubo se mit bientôt à lécher goulûment la pâtée de la boîte. Et la tension diminua.

Serpent s'était procuré tout le nécessaire : il offrit des cigarettes et bien d'autres choses. La petite cabane se remplit de fumée et l'on entendit tousser les quatre garçons, qui étaient encore des novices en la matière. Apparemment ils s'étouffaient en fumant.

— Mec, qu'est-ce qu'on fait si la police arrive ?! dit Frelon, qui commençait à s'étouffer, à cause de la fumée qu'il avait dans les poumons.

— Et s'ils nous jettent en prison ? fit Mammouth d'une toute petite voix qui trahissait sa peur et son trop-plein de fumée. Mammouth avait de longs cils noirs comme des petits balais, qui battaient rapidement lorsque la fumée lui entraît dans l'oeil.

— Ils vont pas nous mettre en prison, crétin ! - se moqua Serpent, sous sa capuche -

Trouillard !!! cria-t-il au petit.

Il agita alors ses mains nerveusement et brûla involontairement Aigle au visage. Aigle sauta loin de Serpent.

— Couillon ! s'écria Aigle - Il frictionna la brûlure qu'il avait au visage mais la douleur augmenta - COUILLON ! TU TE MOQUES DES AUTRES MAIS T'AS REDOUBLÉ DÉJÀ DEUX FOIS ! - fit Aigle qui n'en pouvait plus.

Puis il fit basculer la capuche de Serpent en arrière. La figure de Serpent apparut, pâle et bouffie de boutons. En une seconde, la colère s'empara de Serpent, d'une main de fer, il empoigna Aigle au cou. Il lui abaissa le cou, en lui appuyant sur la tête jusqu'à ce qu'il soit tout près du sol terreux. Aigle ne pouvait regarder que le sol, et Serpent en profita pour lui asséner une autre pichenette à la tête.

— Aaaaaïe ! Aaaaaïe ! Me tape pas !

— Stop, arrêtez ! - ordonna Frelon - À cause de vous, on n'entendrait même pas la police arriver !

Sur ces mots, Serpent qui avait dépassé les bornes, se calma, et Aigle également. Tous se calmèrent. Dans l'obscurité, Antonio se glissait maintenant le long du mur de la cabane. Dans le noir, il buta malencontreusement contre le *super 21 vitesses* volé qui était posé contre le mur et fit un vacarme épouvantable.

— LA POLIIIIIIICE !!! s'écria-t-on de fureur, à l'intérieur de la cahute.

Les Kombo et Zoubo le chien sortirent avec fracas de la cabane, comme des flèches. Ils détalèrent aussi loin qu'ils pouvaient dans l'obscurité épaisse, dans le fracas et la panique. Antonio se releva de la boue et se mit à courir lui aussi de toutes ses forces dans la nuit, en cherchant à sauver sa peau à travers cette forêt inconnue. Ne sachant pas par où aller, il dut ralentir lorsqu'il se retrouva dans des joncs profonds et infranchissables. Le noir l'effrayait. Il marcha difficilement à travers les joncs qui bruissaient comme une locomotive à vapeur qui s'arrête.

Les Kombo qui s'étaient cachés, au bout de leur course effrénée, écoutèrent un instant le piaillement de petits oiseaux malfaisants. Le cri gaillant des corneilles dans le bois leur retourna le coeur. On entendait les Kombo, dissimulés au loin dans la forêt, qui s'appelaient mutuellement avec leurs longs sifflements ondulants. Tout se transforma quand Zoubo se mit à aboyer. À sa voix, à ses aboiements ininterrompus, les Kombo surent alors qu'il avait attrapé quelqu'un. Le sifflement ondulant se fit entendre à nouveau. Le sentiment d'unité, que chaque Kombo ressentait, se réveilla au sein de la bande ; ils se mirent à courir les uns derrière les autres vers Zoubo, qui aboyait comme un fou depuis la base. Ses aboiements diminuèrent. Zoubo tenait un prisonnier. Les Kombo ne

virent qu'une silhouette dans le noir. Le bruit des joncs leur parvenait à travers l'obscurité. Mammouth arriva en dernier, avec la lampe torche qui tremblait dans sa main ; il l'alluma et la dirigea droit dans les yeux d'Antonio. La honte pouvait se lire sur chacun des visages de la bande, à cause de la frayeur qu'ils venaient d'éprouver.

— C'est qui çui-là ? - cria Frelon, essoufflé - T'es qui ? Qu'est-ce tu fais là ? répéta Frelon qui donna un coup brusque de la main dans le torse d'Antonio.

Le chien se mit à aboyer sur Antonio.

— Rien...je passais par là...

Antonio tendait le bras pour se protéger de la lumière et gardait en permanence un œil sur le chien.

— Depuis quand t'es là, *espèce de vermine* ? - prononça Serpent, comme une ombre, à travers sa capuche noire - Qui t'a envoyé, vermine ? Demanda-t-il - Le trou noir de la capuche s'avança sur Antonio. Comme il ne répondait rien, Serpent, enragé, surprit Antonio en lui saisissant le bras et le lui tordit dans le dos - On va t'attacher ici pour que tu y passes la nuit, vermine !

Serpent fit suivre ses paroles d'une torsion plus forte sur le bras d'Antonio.

— Aaaaïe ! cria-t-il de douleur, Aaaaïe ! hurla-t-il.

Les Kombo riaient. Aigle lui arracha de la tête son bonnet bleu de ski.

— Fillette ! se moqua Aigle.

Ils faisaient autant de bruit que si tous les faisans et les corneilles de Bundek s'étaient mis à griller. La coupe au bol d'Antonio déclencha un rire affreux et tonitruant.

Des cheveux dorés mi-longs, une frange nette et un trait droit le long du cou encadrait le visage d'Antonio, comme un casque doré. Frelon s'approcha de nouveau en éclairant Antonio par dessous. Ils regardaient encore avec dégoût cette coupe de cheveux, qui faisait trop fille pour un garçon.

— De quel côté t'es arrivé ?

Frelon lui envoya une vive chiquenaude sur sa coupe-casque. Serpent l'imita, plus fortement encore. Et Aigle à son tour. Les chiquenaudes lui firent très mal.

— Mais lâchez-moi ! s'enflamma Antonio - Il commença à se débattre mais il sentit que Serpent le tenait toujours d'une main d'acier. Il était déjà à moitié courbé en deux à cause de son bras plié dans le dos - Lâchez-moi ! cria-t-il d'une voix où commençait à poindre les larmes, en se débattant.

Serpent lui lâcha soudain la main, mais il lui faucha la jambe. Antonio tomba sur les fesses. Il s'écrasa sur des pointes de joncs piétinés et tressaillit de douleur.

— Tiens-le, Zoubo !

Le chien aboya de nouveau sur Antonio. La lumière se déplaça sur le chien. La nuit avalait tout autour d'eux. Le chien grogna et le jet de lumière illumina le blanc de ses yeux.

— Allez Zoubo ! marmonna Serpent - Puis il fit signe au chien de sauter sur Antonio - Allez Zoubo !

Le chien, tout agité, continuait à balancer la tête de gauche à droite, il observait et guettait le garçon qui lui échappait pour savoir de quel côté l'attaquer. Pour se protéger du chien, Antonio tenait devant lui ses mains écartées, en s'écartant de quelques pas en arrière. À chaque nouvel aboiement, la peur élargissait encore un peu plus son visage.

— Attrape-le ! Attrape-le ! exhorta finalement Serpent.

La bête bondit en un éclair sur Antonio. La lumière sauta d'un coup sur ce fatras fait de cris d'horreur et d'aboiements. Antonio agita ses mains en l'air car le chien lui grimpait dessus, les pattes de devant accrochées à ses épaules. Antonio secoua en tout sens sa tête et ses cheveux, sous le poids du chien lourd comme un ours. On entendit le chien assaillir Antonio en aboyant horriblement, et Antonio cria affreusement. Mammouth en eut le cœur serré de remords.

— Arrête Zoubo !

L'inquiétude de Mammouth plana parmi les Kombo, comme un fantôme bien attentionné.

— Arrête ! s'écria à son tour Frelon.

Il s'approcha de Zoubo, bien décidé à l'interrompre. Mais la bête se détacha d'elle-même de sa proie. Le gros Zoubo se mit à poursuivre le garçon aux cheveux blonds qui fuyait à travers les joncs. La nuit les avala, sous les yeux des Kombo. Mammouth dirigea la lampe dans la nuit : les joncs s'apaisèrent, comme étonnés d'être soudain illuminés, et s'immobilisèrent enfin.

Zoubo, sur les talons d'Antonio, se glissa dans la nuit à travers les arbres de Boundek ; on lui avait appris à ne laisser repartir personne de la base. Tous les gosses de Nouveau Zagreb savaient que les Kombo avaient dans leur refuge un chien méchant. Et c'est pour cela que personne n'osait s'aventurer plus avant dans le bois. Antonio s'arrêta derrière un arbre en inspectant de son mieux les alentours. Dans l'obscurité, il ne pouvait deviner la position du chien que par son souffle. Il se mit à l'affût du moindre bruit, dans le noir et le silence. Les yeux brillants du chien sortirent tout à coup de l'obscurité, juste devant lui. Antonio poussa un cri de stupeur. Zoubo bondit, Antonio perdit l'équilibre et fit tomber les vélos des Kombo qui tenaient attachés ensemble ; il se releva d'un saut, se mit à courir en criant, le chien à ses trousses.

Antonio enfourcha, dans le noir, le premier vélo qu'il trouva au sol. Il tâtonna frénétiquement pour trouver les pédales et se mit difficilement en route. Les jambes dures comme du bois, à cause de la peur, il fila en trombes, en suivant le faisceau de lumière du vélo. Le chien

n'abandonnait pas. Antonio, grâce à la lumière, tourna à droite, à gauche, fila tout droit, et en avant. On entendait toujours le chien aboyer à travers la nuit. Dans cette course effrénée, tout lui disait que ce chien enragé allait lui sauter d'une seconde à l'autre sur le dos. Une branche fine lui griffa le visage, une autre s'accrocha à lui. Et ainsi de suite, une branche après l'autre ; son visage en était tout égratigné. Il conduisait comme un fou, avec le chien derrière lui, qui aboyait toujours. Alors Zoubo s'arrêta net devant le panneau bleu où il était écrit Boundek, au bord du lac. Le chien noir se perdit un peu plus loin, en reniflant une piste quelconque.

À dix-neuf heures, Antonio surgit comme une météorite sur la route illuminée de Boundek, sur le *super 21 vitesses* rutilant. *Demain, je me réveillerai assis à Ribniak avec Royalitch, on s'ennuiera ensemble*, pensa-t-il dans sa course. Il aurait aimé que toute cette histoire ne soit qu'un mauvais rêve. Il continua à pédaler à toute vitesse, sur la route principale d'Outrina.

Les Kombo étaient encore dans Boundek et traversaient l'obscurité, sur un sentier sinueux qui faisait le tour du petit lac, les uns derrière les autres. Aigle fonçait derrière Serpent, celui-ci perdait sa capuche à cause de la vitesse, devant lui Frelon se ruait frénétiquement. Petit Mammouth était loin derrière eux : il conduisait difficilement dans le noir, il ne savait pas éviter les trous aussi bien que ses copains ; il ralentit et les perdit de vue rapidement. Le long du lac, Frelon fut vite convaincu que l'inconnu aux longs cheveux blonds leur avait échappé. Dès qu'ils sortirent de l'obscur parc de Boundek, ils purent voir comme en plein jour grâce aux lumières de la rue. Il n'y avait personne.

Les vélos se regroupèrent. Aigle descendit précipitamment et regarda avec étonnement Frelon. Serpent, la tête nue, freina sur le goudron et tonna :

— Pourquoi tu t'es arrêté, abruti !

Puis il remit d'un geste brusque sa large capuche sur sa tête.

— Qu'il continue sur ce vélo ! lui lança Frelon, avec un regard mystérieux - Il est bien tombé, c'est lui que la police va chercher ! expliqua-t-il diaboliquement.

— ..est un ..uper bon ..plan ! grommela de nouveau Aigle, enveloppé jusqu'au nez dans son écharpe du Dinamo.

On ne voyait pas son grand sourire, mais ses yeux laissaient deviner de la gaieté. Et Serpent, dans l'ombre de sa large capuche, eut un sourire maléfique.

Les Kombo rentrèrent chez eux par un raccourci, à travers Zaproudjé. Ils souriaient en pensant aux sévices que Zoubo avait fait endurer à cette vermine blanche qu'ils avaient surprise sur leur base.

— Zoubo ne l'aura pas dévoré, hein ? demanda prudemment petit Mammouth.

— J'ai vu la pétoche que vous aviez, comme si Zoubo allait le mordre ! On s'amuse tout le

temps Zoubo et moi. Il aime qu'on l'excite. C'est un super acteur !

Serpent se mit à rire à gorge déployée car ils croyaient tous que Zoubo pouvait être méchant.

Ils traversèrent le carrefour principal, puis ils prirent le chemin d'Outrina à travers un terrain vague.

Il y avait sur le toit du cabinet du vétérinaire Pézo des publicités pour chiens et chats. C'est à cela que l'on reconnaissait leur quartier. À Nouveau Zagreb, la lumière qui scintillait au travers de milliers de fenêtres, les invitaient à rentrer, eux aussi. C'est Mammouth qui se réjouit plus encore car sa lumière était tombée en panne en plein dans Boundek. Son bonnet lui tombait sur les yeux : on aurait dit qu'il ne tenait que grâce à ses cils épais.

— J'voyais rien ! leur dit-il, les yeux mi-clos.

— La lumière s'est bloquée quand tu es tombé...on va réparer ça... lui dit Serpent, radieux, à travers sa capuche.

Petit Mammouth sentit que ses amis étaient d'une humeur étrangement gaie.

— Cette vermine est sûrement du côté de la Sava, affirma le petit, étonné que ses amis ne se remettent pas à la poursuite de l'ennemi.

— On va le trouver, t'inquiète pas, la vermine ne nous échappera pas... lui répondit Frelon, dissimulé sous son bonnet du Dinamo.

Petit Mammouth releva son bonnet sur son front car il n'y voyait pas clair.

— Et comment ça s'est fait qu'il était là-bas ? questionna-t-il encore, comme affolé.

Mais personne ne put lui répondre. La présence de cette vermine dans leur base les mettait drôlement en rogne. Ça ne devait pas rester impuni.

Ce soir-là, Tonko Malovanne passait au peigne fin la rue Mihovil Kombol. À quatre heures, tout s'était déjà assombri et à cinq heures il faisait très froid : moins deux degrés. À sept heures, le froid avait mis Malovanne plus en colère encore. Il froissait ses moustaches de haut en bas, tout en saluant les passants. De nombreuses personnes connaissaient M'sieur le boucher Malovanne, la boucherie de la place Bartch était célèbre, le long du marché d'Outrina.

Malovanne était un homme massif, il avait une tête imposante et des mâchoires fortes qui lui élargissaient le visage. Il avait un gros double-menton, et son petit cou s'enfonçait dans ses fortes épaules. Il croisa ses poings dans le dos et se remit à marcher de long en large, avec son ventre tout gras en avant. Il était frigorifié. Et nulle part il ne trouvait le vélo de Zok !

Le sang lui monta à la tête quand il se souvint qu'il y a un jour exactement, à cette heure-ci, il avait

emmené son fils à l'hôpital. Une espèce de fer à cheval bleu, fait de fils d'isolation électrique, lui était rentré dans la paupière. Le docteur avait dû faire cinq points de suture. Par chance, l'oeil n'avait pas été touché ! Zorane lui avait raconté qu'il s'agissait d'une *guêpe*. Ces *guêpes*, c'étaient des fers à cheval, en réalité des projectiles de fil que l'on lançait à l'aide d'un lance-pierres. *C'est cette bande de la rue Kombol qui les fabrique !* La fureur monta à la tête de Malovanne. Il était tellement furieux qu'il se transforma en brute ambulante. Il ne pouvait pas croire qu'un gamin soit si dégénéré qu'il avait presque rendu son fils aveugle. Et, pour couronner le tout, il n'avait pas honte de lui voler son vélo ! La police n'avait encore rien fait. *J'irai les trouver moi-même !* enragea Malovanne, en ratissant la rue, de haut en bas.

Juste à côté de la rue Kombol, dans l'ombre du parc du quartier, les autres membres de la bande des Kombo étaient là, regroupés sur des bancs. Ils étaient une vingtaine à faire du bruit, dispersés sur deux bancs de bois renversés. Ils portaient tous des blousons de couleur sombre et des bonnets de laine du Dinamo, tous identiques. Les Kombo, avec Émile à leur tête, aperçurent Malovanne qui passait à côté d'eux et s'apprêtait à traverser le sombre parc. Tous savaient ce qui était arrivé à Zok le jour d'avant, et tous craignaient la colère de son père. Quand Malovanne se planta devant eux, de la fumée sortait de ses narines : il ressemblait vraiment à un taureau. Le tumulte se transforma en silence. Les garnements baissèrent les yeux : chacun fixait ses bottes, le banc, son pantalon ou quelque chose au sol. Il sembla à Malovanne qu'il avait devant lui un carton rempli de chatons qui se serraient de peur.

— RAM'NEZ CE VÉLO ET IL VOUS ARRIV'RA RIEN. SINON, VOUS AUREZ DES PROBLÈMES ! cria Malovanne - Leur silence le mettait hors de lui - Qu'est-ce qui s'passe ? Z'avez perdu vot' langue ? Z'avez ni langue, ni vélo hein ? Toi, le grand ?... continua-t-il en poussant légèrement l'épaule d'Émile, qui était assis sur le bord du banc.

— On n'y est pour rien...tous nos vélos sont là...Y'a pas le vôtre... rétorqua courageusement Émile, à travers ses grandes lunettes noires aux montures carrées.

— COMMENT ÇA, Y'A PAS MON VÉLO ? lui demanda à nouveau Malovanne.

Il attrapa d'un coup sec le nez gelé d'Émile ; celui-ci s'agita comme si son nez allait tomber par terre.

— Aaaïe ! fit-il.

Tous les Kombo restèrent figés autour de lui, comme s'ils partageaient avec lui cette horripilante sensation au nez, qui irritait Émile.

— J'L'ATTRAPERAI ! DITES-LUI QU'IL M'ÉCHAPP'RA PAS ! cria encore Malovanne qui s'éloignait maintenant.

Il se figea soudain, lorsqu'il aperçut quelque chose dans la rue. Le vélo arrivait, là-bas, sur le trottoir. Malovanne ne fut pas sûr de le reconnaître. Son regard tendu s'enfonça encore plus loin. Son visage gelé se réchauffa soudain, et son sang se remit à circuler comme s'il avait bu cul-sec deux verres d'eau-de-vie. C'était Antonio qui arrivait dans la rue Kombol, sur le *super 21 vitesses*. Sous la lumière des phares des voitures, le vélo brillait de tout son éclat. *Que faire de ce vélo ?* réfléchissait rapidement Antonio. *La police aussi le cherche. Si je ne l'avais pas eu sous la main, je n'aurais pas réussi à me sauver ! Je vais le laisser devant l'école*, lui vint-il à l'esprit. Et il réfléchit à nouveau à la manière dont il avait sauvé sa peau dans Boundek. La lumière du vélo se posa tout à coup sur Malovanne. Au dernier moment Antonio fit retentir la sonnette mais l'homme se planta de toute sa largeur devant lui, comme pour arrêter un train. Le vélo s'arrêta dans un crissement de frein. Antonio se planta la tête et les épaules dans la bedaine de l'homme.

— À QUI EST CE VÉLO ?

La grosse voix de Malovanne se perdit dans une dernière secousse du vélo, sur le goudron. Le colosse retira Antonio du vélo comme s'il l'avait fait descendre d'un cheval.

— On me l'a prêté...

La langue d'Antonio se gela au même instant. Une gifle atterrit sur sa joue.

— Que je ne te revoie pas t'approcher de Zoran...ne s'rait-ce qu'une seule fois ! TU LUI AS PRESQUE CREVÉ L'OEIL !

Son cri s'entendit de partout. Alors qu'Antonio tenait sa joue douloureuse, de plus en plus de Kombo accoururent du parc.

— Non !... s'il vous plaît, c'est pas moi ! C'est pas de ma faute ! cria Antonio, effrayé.

Les Kombo regroupés autour d'eux riaient silencieusement.

— Où t'habite, ESPÈCE DE PETIT KOMBO ? fit Malovanne, aussi fort qu'à travers un haut-parleur.

— Dans le nouvel immeuble... répondit Antonio d'une voix faible et apeurée.

Il craignait de recevoir une nouvelle gifle.

— J'vais tout de suite chez toi voir ton père, c'est sûrement lui qui t'a appris à lancer ces choses et à voler... cria à nouveau Malovanne qui entraîna Antonio avec lui, en le tirant par la capuche.

Les visages Dinamo ne se cachaient plus pour sourire.

— Attendez ! Cher voisin Malovanne... hey ! Hey !

La voix qu'ils entendirent était celle de Pézo, le vétérinaire. Il courut derrière eux en tenant son chapeau noir.

— Monsieur Malovanne, Monsieur Malovanne... Le vélo est là maintenant... allons, lâchez-le. C'est une affaire de gosses, s'exprima-t-il, essoufflé, en essayant d'apaiser Malovanne.

— Papa, *c'est pas lui* ! résonna la voix de Zok.

Le jeune garçon blessé venait d'apparaître dans la rue, un long bandage blanc autour de l'oeil. Le silence se fit. Les garçons aux bonnets bleus du Dinamo reculèrent d'un pas ou deux. Les sourires disparurent de leurs visages ; ils attendaient prudemment. Malovanne resta interdit devant son fils :

— Comment ça c'est pas lui ?

La moustache de Malovanne s'affaissa, comme si elle allait lui tomber du visage. Le froid de la nuit gela Malovanne tout entier. Une foule de curieux toujours plus dense se rassembla derrière le boucher. Antonio ne put retenir deux grosses larmes chaudes, qui le trahirent et s'écoulèrent le long de ses joues.

— Vous voyez, ce n'est pas lui !... s'exclama docteur Pézo qui tenait déjà Antonio sous son aile. À travers ses rondes lunettes rouges, Pézo lança un regard chaleureux qui calma tous ceux qui s'étaient regroupés dans la rue et les incita à se disperser.

— Allez, tout va bien... dit-il, en cajolant Antonio qui pleurnichait.

Le père et la mère Malovanne s'éloignaient déjà avec le vélo jaune doré, suivis du regard par les badauds.

— Bonne nuit ! lança Pézo derrière eux.

Puis il emmena Antonio avec lui, loin de cet endroit maudit. Il restait encore un groupe de passants curieux.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Bah, ce Kombo a volé le vélo du fils du boucher et il s'est pris une correction, raconta Émile, et personne ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Émile remit ses lunettes qui glissaient le long de son nez, à force de rire.

— Tu l'as vu ? Il a vraiment une coiffure de fille... C'est qui ?... Pourquoi il a volé le vélo de Zok ? se demandait-on parmi les Kombo, dans un mélange d'étonnement et de soulagement.

Tous ces gamins disparurent bientôt dans la nuit, comme des oiseaux insaisissables.

Au cours de cette promenade nocturne, à une heure avancée de la nuit, on n'entendait dans la rue que le froissement du blouson d'Antonio. Il essuya du revers de sa manche jaune les traces humides des larmes, sur son visage souillé.

— C'est bien, mon garçon, tu as survécu à ton arrivée dans la rue Kombol !

Pézo essayait d'adoucir les malheurs d'Antonio. C'était encore difficile à avaler pour Antonio car

cette injustice le tourmentait.

- Je suis docteur Pézo. Je suis le docteur de toute cette rue, je soigne les bêtes et les humains. Tu sais, les animaux sont comme nous... Bon, mais parfois les humains ressemblent aussi à des bêtes... Tu es notre petit dernier, dans le quartier. Sois le bienvenu !

Son sauveur au chapeau sombre essayait de lui remonter le moral. Pézo lui montra qu'ils arrivaient à sa voiture. Le docteur avait une camionnette blanche sur laquelle il était écrit en lettres bleues :

ZOOMOBILE – TRANSPORT D'ANIMAUX.

- Mon cabinet vétérinaire est au bout de la rue, passes-y quand tu veux. Si tu trouves un chien errant, amène-le, que je le lave et que je le brosse, l'invita le vétérinaire, souriant, avant de s'asseoir dans sa voiture.

Il démarra l'auto et lui fit au-revoir de la main. Pézo ressemblait plus à un magicien qu'à un vétérinaire. Antonio avait l'impression d'avoir rêvé tout cela. Mais sa blessure au genou droit saignait et le faisait souffrir. La douleur brûlait et tambourinait. Il sut alors qu'il ne rêvait pas. Le pire est que personne n'allait croire à tout ce qui lui était arrivé. *Papa va dire que j'invente tout, à cause du déménagement. Maman va crier parce que je me suis battu. Et Royalitch ne peut pas m'aider*, se dit Antonio.

Tout en serrant les dents, il boita jusqu'à son nouvel immeuble tout blanc, aux deux entrées : 85A et 85B. Au pied de l'immeuble, la place truffée de panneaux était bien éclairée. Cette clarté qu'il vit de loin lui fit penser qu'il était enfin arrivé, sain et sauf, et qu'il allait bientôt rentrer dans *son* appartement, dans *sa* chambre, se mettre sous *sa* couette.

Un sifflement connu lui fit quitter ces pensées. Il aperçut près de l'entrée la bande des Kombo. Il reconnut ceux de Boundek sur leurs vélos pleins de boue. Ils étaient tous là, à l'attendre. Le grand Émile aux lunettes noires et toute son équipe aux bonnets bleus : ils étaient encore plus nombreux. Le ricanement de nombreux garçons se fit plus feutré, dans ce silence glacial. On entendit la voix sourde de Serpent.

- Vo-leur ! Vo-leur !... entonna-t-il, sous sa capuche.

- VO-LEUR ! VO-LEUR ! VO-LEUR ! reprit en cœur toute la bande, railleuse.

Cela faisait un vacarme incroyable. Le mur de Kombo se dédoubla en une rangée de supporters, habitués des matchs de foot.

- VO-LEUR ! VO-LEUR ! VO-LEUR !

Antonio devait passer devant eux pour se rendre à son entrée 85A. La file des blousons noirs des supporters se disloqua et Antonio fut soumis à une ronde de fortes pichenettes. Tendus et silencieux, la tête enfoncée sous ses bras, il tenta de se frayer un chemin jusqu'à l'entrée.

— VO-LEUR ! hurla Frelon.

Celui-ci s'écarta et lui envoya une chiquenaude de toutes ses forces sur l'oreille. Il portait à la tête le bonnet bleu de ski d'Antonio.

— *VERMINE !*

La voix de Frelon alla se briser sur les portes vitrées, derrière lesquelles passa Antonio. Il se dépêcha d'arriver à l'ascenseur. L'entrée 85A se referma automatiquement. De l'extérieur, les Kombo frappaient avec leurs mains sur les vitres de la porte d'entrée.

— *Vermine ! Vermine ! Vermine !* firent-ils à l'entrée.

Ils se moquaient de lui et, le nez collé à la vitre, ils ressemblaient à des porcs. Les portes de métal de l'ascenseur se refermèrent, Antonio était enfin hors de vue. L'ascenseur démarra. Il sentit le sommet de son crâne s'embraser, à cause de tous ces coups qu'il avait pris. La main encore collée à son oreille écarlate, les cheveux hirsutes, les yeux larmoyants, il arriva au troisième étage. Essoufflé, il ouvrit d'une main tremblante la porte qui portait le nom de Kossir, entra comme une souris dans son trou. Pour rien au monde il n'allait ressortir d'ici.

CHAPITRE DEUX

JUSTE UNE ÉCORCHURE DONT LE SANG A COAGULÉ

— Tu vas t'y faire, tu verras, lui dit Mirella, sa maman, d'une voix inquiète.

Il était tout chose. Elle replaça l'oreiller derrière sa tête. Elle lui caressa encore une fois ses cheveux d'or ébouriffés pour les lui remettre en ordre. Antonio secoua vivement sa tête pour qu'elle enlève sa main. Il avait le nez, les joues et le front tout griffés, comme si un chat aux griffes acérées lui avait sauté au visage.

— Bon, que s'est-il passé, fiston ? Tu t'es battu ? D'où viennent toutes ces éraflures ? Tu ne t'es jamais battu pourtant... Qu'est-ce qui t'arrive, hein ? lui demanda-t-elle en regardant son visage plus en détail.

Mais elle n'en finissait pas de l'examiner. Il dit qu'il avait mal à la tête. Puis, avec une grimace de douleur, Antonio dit qu'il avait mal à la gorge et il se força à toussoter. Son père, médecin, était en tournée. Antonio avait l'intention d'imaginer n'importe quoi, pourvu qu'il n'aille pas à l'école le lendemain. Et qu'il ne tombe pas sur les Kombo ! Il persuada aisément sa mère qu'il valait mieux pour lui qu'il reste à la maison, même s'il n'avait pas de fièvre.

— Tu verras, tu vas te faire des amis, lui dit-elle de sa douce voix pour le consoler, en souriant.

Il détestait la manière qu'elle avait de passer la main dans ses cheveux, comme s'il était un bébé.

— Je vais te préparer quelque chose de bon à manger, tu auras peut-être envie de discuter après, fit-elle gentiment.

Elle enleva enfin la main de la tête de son fils. Antonio n'avait envie de discuter de ses problèmes avec personne. Ses parents ne pouvaient pas comprendre de toute façon. Les draps dans lesquels il était couché étaient tout neufs ; une association colorée de carrés bleus et verts. Tout était *nouveau*. L'appartement et le mobilier étaient nouveaux et lui, Antonio Kossir, il était le petit nouveau de la rue Kombol et du collègue ; où qu'il aille il était le petit nouveau. Et on l'avait accusé à tort du vol du vélo *super 21 vitesses* tout neuf. Vraiment génial.

La blessure au genou lui faisait atrocement mal, c'est ce qui le faisait le plus souffrir. Dès qu'il bougeait un peu, la douleur était comme une décharge électrique, du genou à la tête. Antonio imagina une photo de lui avec un œil au beurre noir, les journaux titreraient : **Un jeune garçon de onze ans, tabassé par des Kombo**. Ses parents comprendraient peut-être dans quel enfer ils l'avaient conduit. *Pourquoi ne me ramenez-vous pas à mon collègue d'avant ?* avait-il envie de crier.

Il se sentait tellement seul. Miné par le chagrin, il s'enfonça dans le sommeil.

Au petit matin, Mirella entra dans la chambre d'Antonio. Il avait dormi profondément toute la nuit et il aurait encore dormi la moitié de la journée, si elle ne l'avait pas réveillé. Elle travaillait comme employée de banque, aussi le regarda-t-elle, les sourcils froncés, en lui demandant justement des comptes :

— C'est quoi ça?! dit-elle en colère, en tenant dans ses mains son jean tout neuf.

Il était tout déchiré et couvert de sang.

— On a sauté avec les copains...dans des fourrés...et j'suis...j'suis tombé dans un grand trou...
imagina-t-il rapidement.

— Et tes bottes ?!

Elle tenait dans ses mains les bottes d'Antonio ; elles étaient recouvertes de boue et de feuilles.

— Je t'ai dit que j'étais tombé ! dit Antonio en se tournant vers le mur.

— Regarde tout le sang qu'il y a sur ton pantalon...fais voir ton genou ! dit-elle, irritée, en lui enlevant d'un coup la couette.

Antonio obéit au regard inquisiteur de sa mère et abaissa son pyjama en-dessous de son genou ; il gémit dès que le tissu-éponge du pyjama frotta la blessure.

— Haaaaa ! Qu'est-ce qui s'est passé ?! Pourquoi tu ne m'as pas montré ça tout de suite ?! Ta blessure est pleine de pus ! J'appelle tout de suite ton père...

Elle partit téléphoner dans le couloir.

— On ne va pas en faire toute une histoire, Mirella. Tu vois bien que notre fiston s'est habitué à son nouveau quartier.

Le père d'Antonio venait justement d'entrer dans l'appartement. Docteur Zorino Kossir avait fini ses visites et avait tout entendu depuis l'entrée.

— Tu t'es fait des amis finalement ? - demanda-t-il à Antonio, en lui posant un baiser sur la tête
- Allez, montre-moi ton genou, dit-il en tapotant l'épaule de son fils et en s'asseyant à ses côtés sur le lit.

— Ça fait mal, ça fait mal, ça fait maaaaal ! Aaaaah ! cria Antonio de toutes ses forces dès que son père voulut déplacer sa jambe.

Cela lui faisait tellement mal qu'il repoussa à plusieurs reprises la main de son père, de ses bras tout griffés.

— Attends, fiston, que je regarde ce genou.

Docteur Kossir travaillait dans un centre de soins local. Ses cheveux et ses yeux étaient noirs comme du charbon. Antonio, avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus, était le portrait craché de

sa mère.

- Ça, c'est juste une écorchure dont le sang a coagulé - dit papa-docteur - Je vais appliquer un peu de bétadine... mettre un bandage, et le tour est joué !

Papa-Zorino sortit une bande de sa sacoche de médecin en cuir noir. Soucieuse, Mirella suivait tout du regard, derrière la tête de son mari, comme si elle aussi pensait le genou blessé. Antonio avait déjà beaucoup moins mal et il remit prudemment la jambe de son pantalon marron.

- Il s'est également plaint de la gorge, poursuivit Maman.
- Fais « ah »... demanda son père qui tenait dans la main une spatule en bois, pour lui examiner la gorge.

Ses yeux s'enfoncèrent dans la gorge de son fils. Celui-ci était sujet à des infections. Mais cette fois-ci, son père vit bien qu'il était surtout sujet à des mensonges.

- Il n'a rien, - ce fut comme si un glaçon lui avait fondu dans la main : sa tentative d'échapper aux Kombo tomba à l'eau - Demain tu vas à l'école ! affirma son père.

Il le regarda soudain avec un sourire.

- Comment se fait-il que tu t'es battu avec des chats sauvages ? - lui demanda-t-il alors - Tu étais où ?... Dans la jungle ? insista-t-il encore, en se tournant ensuite vers Mirella.

Antonio n'imaginait pas une seconde avouer qu'il était allé à Boundek, mais il n'arrivait pas à croire qu'on se moque de ses égratignures. Il comprit que ses parents n'avaient aucune idée du genre de quartier où ils se trouvaient. Aussi resta-t-il silencieux, l'air boudeur.

Monsieur Kossir se leva de son lit et poussa devant lui son épouse, en lui disant gentiment qu'ils allaient manger un morceau ensemble. Dès qu'ils sortirent, le malheureux Antonio se retourna d'un coup dans son lit et se cogna accidentellement le genou blessé. Il se tordit de douleur et en garda longtemps le visage déformé.

Le lendemain matin, Antonio boitait un peu ; la blessure lui faisait encore plus mal. Mais papa Zorino avait garanti que cette jambe pourrait sans problème l'emmener au collège. À sept heures quinze, il commença donc à se préparer à cette sortie obligée.

À la différence d'Antonio qui finissait à peine d'enfiler tranquillement son maillot de corps, les parents Kossir se dépêchaient de se préparer à partir au travail. Le couloir sentait bon la lotion de rasage de son père et le parfum de sa mère. Zorino et Mirella se croisaient dans le couloir et s'embrassaient au passage, même devant leur fils. Ils étaient heureux. Ils avaient échangé leur petit appartement du centre ville pour un autre, plus grand, à Outrina ; ils avaient même acheté une nouvelle petite voiture. Dans son complet noir, papa fut vite prêt. Maman finit par apparaître dans

un costume clair avec, autour de son cou gracieux, une écharpe rayée aux tons bleus.

— Mon chéri, bois ton cacao avant qu'il ne refroidisse ! Et n'oublie pas ton bonnet, il fait froid dehors ! entendit Antonio.

Ses parents enfilèrent ensuite leurs bonnets et sortirent enfin. *C'est Frelon qui a mon bonnet*, pensa-t-il avec amertume, en buvant son chocolat. Il enfila avant de sortir un autre bonnet de laine noir. Ses bottes en cuir préférées l'attendaient, nettoyées, cirées et brillantes. Maman les avait bien remises en état.

Ce mardi-là, Antonio se traîna difficilement jusqu'à l'école. Il traversa en boitant le chahut de sa nouvelle classe. Sans saluer qui que ce soit, il s'assit sur le troisième banc à côté de la fenêtre.

— Tu es tout griffé ! souffla Marta qui se retourna, assise sur le banc devant lui.

Il ne lui répondit rien. Alors Marta secoua insolemment ses longs cheveux bruns, pleins de barrettes colorées, et lui tourna le dos.

Toute la classe s'agitait et chahutait encore avant que le cours ne commence. Antonio, avec sa coupe-casque entourant son visage griffé, resta assis et fixa l'extérieur. Il était pensif et silencieux car il se sentait perdu, triste et malheureux... Pour couronner le tout, il avait été inscrit en classe de sixième au beau milieu de l'année !

— Enlève ta casquette, Matia M ! gronda la frêle professeure de géographie dès qu'elle entra.

Sa voix gutturale obligea Antonio à se remettre en place sur son banc. Matia M retira sa casquette. Il était le plus grand de cette classe de sixième A. Il portait généralement sa casquette à l'envers et le grand M qui était inscrit sur l'envers apparaissait par conséquent sur son front. Aussi l'avait-on surnommé M.

La professeure, aidée de Matia M, développa et assembla les cartes de géographie au tableau. Antonio était seul sur son banc, comme ces deux dernières maudites semaines. Il pouvait laisser aller ses pensées ; il lui sembla quitter la géographie pour se réveiller en cours d'anglais. Dans son collège de Ribniak, ils avaient déjà fait la leçon *Uncle Rob* avant Noël.

Il observait, sans plaisir, qui était assis à côté de qui, dans cette classe. À côté de Marta, il y avait Pétro, aux cheveux courts et aux fortes joues rouges. Tout le monde l'appelait le Russe. Antonio avait écarquillé les yeux quand sa professeure de croate, Mme Péritch, lui avait appris que Pétro était arrivé de Russie, deux ans auparavant. Il parlait encore à moitié russe. La professeure leur apprenait ce jour-là l'accusatif.

L'aimable Mme Péritch, plutôt petite, se dandinait de tout son poids. Ils l'appelaient donc : l'Oie. Elle traversa difficilement la classe. Ses chevilles disparaissaient sous le reste du corps, obèse. Elle avait un large double-menton et le gras de son visage lui faisait un menton minuscule. Elle souffrait

de son obésité autant que le Russe avec la langue croate.

— Jye connyais... cette fville, fit le Russe en lisant.

— Fille ! le corrigea en riant Mme Péritch.

Ces deux-là s'entendaient bien. Toute la classe se mit à rire.

La sonnerie de la cloche retentit. C'était enfin l'heure de la grande récréation. Tout recroquevillé dans son blouson jaune, Antonio s'assit sur un banc devant l'école, seul. Sur le vaste terrain de foot et de basket, les élèves passaient la récréation les uns avec les autres. L'élève de troisième qui était d'astreinte fit résonner de nouveau la cloche. Antonio, qui boitait, arriva le dernier en classe.

Ce jour-là au moins, il fut dispensé d'éducation physique, à cause de son genou. En cours de mathématiques, il fut soumis à une véritable torture : après avoir passé un bon moment à regarder vaguement à l'extérieur, le professeur Tonitch l'emprisonna au tableau. Antonio avait les doigts maculés de craie, mais M. Tonitch, surnommé Thon, ne cédait pas. Thon, dont les cheveux étaient dégarnis, lui expliqua comment faire avec les égalités. Antonio fit des efforts et son visage rougit, mais il ne parvint à en résoudre aucune. Il se sentait misérable au tableau. Thon lui fit grâce et l'envoya finalement s'asseoir.

La dernière heure de cours fut passée à chanter. « *Allons-y gaiement, allons-y tous ! Où que l'on regarde, tant qu'il y aura de la jeunesse, il y aura de la gaieté !* » Le professeur de musique jouait du piano et ses doigts squelettiques n'avaient que la peau sur les os. La classe de sixième A chantait de tout son cœur, accompagnée au piano. Antonio ouvrait la bouche, regardait le professeur et faisait semblant de chanter. Le squelette vivant jouait du piano, habillé d'un pantalon et d'une chemise ; ses vêtements semblaient flotter et danser sur lui. La cloche de l'école retentit dans tous les couloirs, classes et toilettes, comme un réveil enfermé dans une boîte. Professeur-squelette referma le piano. Cette journée de cours se terminait enfin.

Son nom de famille, Kossir, était gravé sur la petite plaque en laiton de la porte d'entrée. Antonio ouvrit la porte, entra et la repoussa ; le silence l'attendait. Les Kossir étaient encore au travail. Il jeta son sac rempli de livres dans sa chambre. Il sortit du réfrigérateur une bouteille de soda bien bulleux et s'en servit un verre. Il était quatorze heures. Qu'est-ce qu'il allait bien pouvoir faire ?

Il téléphona chez son ami Royalitch mais il n'y avait personne. Il sirota son soda. Il lui revint à l'esprit que maman allait avoir besoin de pommes pour le *strudel*. Il lui restait quelques pièces dans la poche, aussi décida-t-il de se rendre au marché.

C'était la première fois qu'il se retrouvait devant l'immeuble Mammouth à Travno, le quartier d'à

côté. Il observa, les yeux écarquillés, ce large et haut titan de béton gris et rouge qui se dressait devant lui. Ce colosse de béton regroupait six gratte-ciel de dix-huit étages chacun, cinq mille personnes y habitaient ! Cet immeuble était à lui seul une véritable ville. Au rez-de-chaussée il y avait le café *Mammoth* et la pizzeria *Les quatre saisons du Mammoth*.

Dans le magasin *Mammoth*, Antonio attendait dans la file d'attente de la caisse, pour payer ses pommes. Il prit également un nouveau numéro de la bd *Le Guerrier*. Il paya le tout avec son argent de poche. Il sortait du magasin avec sa poche en papier remplie de pommes quand soudain, quelque chose le brûla affreusement au niveau de l'ongle du pouce. Il cria. Sa bd lui tomba des mains. La peau sous son ongle lui fit aussi mal que si mille guêpes l'avaient piqué. Il secoua sa main en l'air pour refroidir cette brusque douleur.

Derrière le tronc d'un saule se cachait petit Mammoth. Ses cils vibraient de toute leur épaisseur. Mais un Kombo peut en cacher un autre. De derrière le tronc surgirent Aigle aux cheveux jaunes, Émile aux grandes lunettes noires, et Frelon, le diabolin souriant. Ils étaient tous là. Le grand Serpent fit face à Antonio. Ce spectre à capuche noire s'avança d'un pas et Antonio en fit un autre en arrière. Il se demanda quoi faire, quoi ?... Vite ! Il ne réfléchit plus. Antonio se dirigea immédiatement vers chez lui, la peur lui faisait battre le cœur. Il devait tenir son paquet tout contre lui car sa marche toujours plus rapide faisait bringuebaler les pommes, et le sac en papier commençait à se déchirer. La peur lui fit oublier sa douleur au genou, il avança à pas très rapides. Il savait que cela arriverait. Derrière lui, les Kombo ricanèrent.

— Non, s'il vous plaît, non...non, c'est pas moi ! pleurnicha le grand Émile, qui imitait la réaction d'Antonio, au moment où il s'était mis à pleurer lors de sa rencontre avec le père de Zok.

Il leur sembla qu'Antonio marchait de plus en plus vite. Il se mit à foncer dans la rue de toutes ses forces et les pigeons se dispersèrent sur son passage. Antonio laissa tomber les pommes qui lui glissaient des bras.

— On le lâche pas ! cria Frelon.

Les passants gênaient les Kombo. Antonio s'imagina qu'il pouvait les semer en traversant le parc.

— N'essaie plus jamais de t'approcher de notre base !

En pleine course, Serpent lui asséna un coup dans le dos. Antonio cria. Le visage de Serpent, à travers sa capuche, était menaçant. Il tordit de nouveau le bras d'Antonio puis lui envoya une forte chiquenaude.

— Sept contre un ! Z'avez pas honte ?!

Docteur Pézo surgit au beau milieu du tumulte en criant. Serpent lâcha instantanément le bras

d'Antonio.

— On l'a surpris sur not' base !

Ce fut tout ce que Frelon réussit à dire. Il y eut alors un brouhaha affolant. Chacun d'entre eux expliquait à Pézo ce qui était arrivé.

— J'ai atterri là-bas par hasard ! cria Antonio, alarmé.

Son ongle lui faisait encore mal.

— Cela veut donc dire que...- Docteur Pézo les regardait à travers ses petites lunettes rouges arrondies, qu'il avait sur le bout du nez - mon nouvel ami vous a aussi sûrement dérobé le vélo ?! leur demanda-t-il, insidieusement.

Il les observa tous de son regard de vétérinaire, le même qu'il avait quand il observait les animaux. Pézo en savait plus que ce que les Kombo pensaient.

— Allez, les voyous, déguerpissez ! ordonna-t-il sévèrement.

Les Kombo se retirèrent, tout honteux. Chacun d'eux, dans un dernier regard menaçant, avertit Antonio qu'ils le retrouveraient.

— Ils s'en prennent tout le temps à toi, ici, hein ? lui demanda le vétérinaire qui rangeait ses lunettes rouges dans leur étui puis l'étui dans une poche intérieure.

— J'leur ai rien fait, répondit Antonio, d'une voix où se mêlaient des larmes et des plaintes.

Pézo plongea son regard dans ceux d'Antonio, comme pour en vérifier la sincérité. Il saisit le regard fuyant d'Antonio. Il remarqua les Kombo qui, satisfaits, lisaient son *guerrier*, regroupés autour d'un banc de l'autre côté du parc.

— Ils ne te laisseront pas si facilement en paix. Il va falloir que je te défende encore quelques fois - conclut sérieusement Pézo, en enfonçant la tête sous son chapeau sombre - Allez, accompagne-moi jusqu'à la clinique, pour voir les animaux...on trouvera bien une solution, ajouta-t-il gentiment.

— D'accord... lui répondit avec joie Antonio.

Il abandonna l'idée de récupérer les pommes car elles étaient éparpillées et toutes écrasées. Il ressentit tout de même un soulagement, grâce à Pézo qui venait encore de lui sauver la vie. Les pigeons étaient revenus et, tandis qu'ils avançaient sur le pavé, tout était comme si rien ne s'était passé.

Quand ils croisèrent à nouveau les Kombo en traversant le parc, docteur Pézo leur sourit mais Antonio avait la bouche gelée.

— Me prêteriez-vous cette bd ? leur demanda doucement Pézo.

C'est ainsi que *Le Guerrier* passa des mains de Serpent à celles de son propriétaire Antonio ; celui-

ci sourit brièvement à Pézo.

En arrivant dans sa clinique, le vétérinaire retira son chapeau et le mit au crochet au-dessus de son manteau. Il dit ensuite qu'il allait se changer. Il revint en pantalon blanc et en blouse blanche de docteur. On entendait ses sabots claquer sur le carrelage de la clinique. Par habitude sûrement, il frottait sa crinière de lion ondulée, épaisse et grise. Elle était aussi grise que la barbe naissante de son menton. Il remit ses petites lunettes rouges juste à mi-chemin entre le haut de son nez et ses yeux. Il observa le pouce blessé d'Antonio qui avait enflé après le coup de *guêpe* qu'il avait reçu.

— Ça a un peu saigné ici... Mais la boursoufflure va vite dégonfler. Attends, nous allons mettre quelque chose sur ta menotte... Voilà, demain tu auras de nouveau cinq doigts normaux! - Pézo riait souvent de ses propres plaisanteries. Ses yeux bleus azur en disaient surtout long sur la bonté de cet homme - Tu ne m'as même pas dit comment tu t'appelles, demanda le vétérinaire, étonné.

— Antonio.

— Antonio - répéta Pézo - Oh Louisa, Louisa, viens un peu là que je te voie aussi... dit Pézo d'une voix douce, lorsqu'apparut une chatte noire et blanche.

Celle-ci miaula nonchalamment en réponse au salut de Pézo et, la queue dressée comme une antenne, partit se promener dans un espace où il était écrit : *Salle d'opération*. Des photographies de chats et de chiens étaient accrochées partout sur les murs de la petite clinique vétérinaire.

— Tiens, aide-moi, dit Pézo, en se mettant au travail.

Il gémissait sous le poids de grandes boîtes qu'il venait de soulever. Antonio lui prêta main forte, sans dire un mot. Ils portèrent de lourdes boîtes pour les déplacer du couloir du cabinet à un petit cagibi.

— Qu'y a-t-il à l'intérieur ? demanda Antonio, curieux, les bras chargés.

— Des remèdes... de la nourriture pour les chiens, pour les chats, pour les perroquets et les iguanes...et encore d'autres choses dont je ne me souviens plus moi-même.

Pézo souriait de son propre désordre. Antonio le regarda, compréhensif. Lui aussi, il lui arrivait d'encombrer son armoire. Pézo réussit à peine à fermer le réduit surchargé. Antonio se mit à rire lorsqu'ils entendirent des boîtes tomber à l'intérieur du cagibi fermé. Pézo y revint rapidement pour y mettre de l'ordre.

Les portes de la clinique étaient toujours un peu entrouvertes. Antonio aperçut Zoubo. Le chien entra en poussant vivement la porte, de sa grosse tête noire.

— Tiens, t'étais où toi ?! gazouilla Pézo, attendri.

Antonio resta figé contre le mur. Au même moment, le chien se coucha dans le couloir. La bête noire et affreuse s'étendit de toute sa longueur, puis resta couchée sur le carrelage du couloir, toute penaude ; dans ses yeux bruns, on pouvait lire du chagrin.

— Que se passe-t-il, l'ami ? lui demanda Pézo de sa voix chaleureuse en s'approchant de lui.

Il examina sa tête. Zoubo poussa soudain un glapissement horrible et profond. Le vétérinaire chercha l'endroit qui lui faisait mal et, d'un geste assuré, il le localisa. Lorsqu'il le toucha, Zoubo commença à hurler comme un loup.

— Viens, nous allons te soigner !

Pézo l'attira vers l'intérieur du cabinet et Zoubo se traîna lourdement derrière lui. Il suivit le pas de son docteur.

— Viens, toi aussi ! fit-il à Antonio, tout pâle.

Antonio était encore collé au mur dans le couloir. Il était pétrifié, des pieds à la tête.

— Il a une inflammation des oreilles, lui dit Pézo.

Antonio resta au même endroit, sans dire un mot.

— Viens mon ami, viens Zoubo ! dit Pézo.

Le chien grognait à cause de la douleur. Il finit par s'asseoir dans le cabinet et gémit fortement. Il regardait Pézo en souffrant.

— Viens mon ami, nous allons t'ausculter, Antonio et moi. C'est mon nouvel assistant, tu sais, raconta le vétérinaire à Zoubo, son patient.

Pendant ce temps, il prépara tout ce dont il avait besoin pour examiner les oreilles du chien. Antonio attendit que le chien, sur ordre de Pézo, monte sur la table des patients. Il se décida enfin à entrer dans le cabinet mais resta sur le pas de la porte. Zoubo esquissa un mouvement et Antonio fit un pas en arrière, de frayeur. Le chien se remit sur ses pattes, à la demande du vétérinaire. Pézo saisit fermement le panache de sa queue et lui appliqua le thermomètre. Il mesurait sa température et le chien s'abandonna entièrement aux mains de son médecin préféré.

— 38,8 - dit Pézo en retirant le thermomètre - Chez les chiens c'est une température normale, ajouta-t-il, en voyant l'étonnement d'Antonio.

Mais Antonio n'était pas étonné, il regardait Zoubo aussi fixement qu'une statue. Le chien resta patiemment assis sur la table d'examen. Il laissa Pézo le tenir par la tête et lui glisser de longues pinces dans l'oreille. Il rechignait parfois, lorsque son oreille lui faisait mal. Mais Pézo continuait simplement à changer le coton sur les pinces, pour les tremper ensuite dans un liquide et les glisser à nouveau dans les deux oreilles de la bête. Une odeur très amère envahit alors le cabinet : c'était un remède que le docteur Pézo utilisait pour ses patients poilus. Le coton qu'il retirait des oreilles

pendantes du vagabond était sale et lorsque le vétérinaire mit un de ses cotons noircis sous le nez d'Antonio, celui-ci se dégagea brusquement, à cause de la puanteur.

— Mon dieu, tu n'es rien d'autre qu'un sac à puces, hein ?! dit Pézo à Zoubo, sur un ton calme mais maussade.

Il jeta à la poubelle chacun des cotons puants qu'il avait retirés des oreilles du chien. Il examina ensuite chacune des oreilles à l'aide d'une machine. Zoubo plissait les yeux de douleur et gémissait comme s'il pleurait. Face à la douleur, il se comportait vraiment comme un homme, et son museau prit alors une expression quelque peu humaine. Antonio ressentit du chagrin pour lui. Il compatit à ses gémissements toujours plus intenses et malheureux.

— Allez, aide-moi - lui dit Pézo - Tiens-le un peu... - lui dit-il le dos tourné car il saisissait quelque chose dans l'armoire médicale - Je dois lui faire une piqûre.

— Je ne peux pas, lui répondit craintivement Antonio.

— Tu ne peux pas ?... répéta Pézo.

Le vétérinaire prépara rapidement l'injection. Puis il piqua le chien. Zoubo n'émit aucun couinement, il attendait seulement que cela finisse. Dès qu'il retira l'aiguille, Pézo laissa le chien sauter au sol.

— Tu ne sais rien des chiens, toi... As-tu remarqué que celui-ci vient lui-même voir son docteur ?! Viens, caresse-le, là, sur la tête. Les vagabonds aiment être cajolés.

Pézo invita Antonio, transi, à venir devant Zoubo. Celui-ci, qui prenait plaisir à être caressé par le docteur, se tourna avec sa langue pendante vers Antonio, apeuré. Le chien, haletant, se tourna à nouveau de l'autre côté et regarda Pézo.

— Tout ce dont ont besoin les bêtes, c'est un peu d'attention, un peu de nourriture et un peu d'eau, dit-il.

Il ouvrit ensuite une grande boîte de poulet en sauce et la tendit à Antonio pour qu'il en serve à Zoubo. Antonio chercha à surmonter sa peur et saisit la boîte des mains de Pézo. Il agita la boîte pour en verser dans la gamelle du chien et ses mains tremblèrent. Le chien se mit à manger rapidement et goulûment tout ce qu'Antonio lui donnait. Il dévora le tout et se remit rapidement à remuer la queue devant Antonio et le vétérinaire. Il se lécha les babines et en redemanda. Pézo donna à Antonio une autre boîte.

Tandis que Zoubo continuait à engloutir son poulet, le regard d'Antonio fut attiré par un gros chat tigré. Celui-ci entra, sans prêter aucune attention au chien. Le chat s'arrêta sur le carrelage brun et s'étira de tout son long, au beau milieu du cabinet.

— Oooh Ivitsa ! s'exclama Pézo.

Il souleva le chat tout élastique et détendu, puis le porta. Ivitsa le chat s'endormit sans un bruit dans le creux de ses bras.

- Regarde-le. Il y a peu de temps de cela, me semble-t-il, il était encore un chaton. Maintenant, il connaît tous les charmes de la vie. Il poursuit les chattes toute la journée. Ivitsa est un amoureux-né.

Pézo raconta cela tout en câlinant la tête endormie du matou.

Zoubo, qui avait terminé de manger, s'approcha tout à coup d'Antonio ; il fit encore quelques pas, doucement ; puis il vint tout près de lui.

- N'aie pas peur, dit Pézo.

Zoubo vint finalement tout contre Antonio, qui restait pétrifié. Le chien et le garçon se regardèrent un instant. La bête cligna des yeux puis posa sa tête dans les mains du garçon. Zoubo se transforma en une chose chaude, en une chose molle , en une chose qui réchauffa le cœur d'Antonio. Il s'apaisa en même temps que Zoubo, tout en passant sa main tremblante dans les poils lourds, froids et puants. Il retira sa main dès que Zoubo bougea car il ne lui faisait pas encore confiance. Mais, pour Antonio, la couleur noire de ce chien n'était plus celle de sa vie.

- Il a failli me dévorer tout cru, là-bas, dans le bois, avoua-t-il à Pézo, en caressant la tête apaisée de Zoubo.
- Mais il ne l'a pas fait - releva le vétérinaire – car ce n'est pas un chien dangereux.
- C'est vrai... répondit Antonio, sur les pieds duquel s'assoupissait tendrement Zoubo.

Le chien se mit ensuite en boule à ses pieds et s'enfonça dans le sommeil. Les gouttes que lui avait administrées Pézo firent leur effet et Zoubo ferma calmement ses paupières poilues. Pézo était un excellent vétérinaire. Chez lui, chiens et chats dormaient les uns contre les autres. Il n'eut pas d'autre client ce jour-là. Il enregistra Antonio comme membre de la Société des amis des bêtes. Sa carte de membre était bleue ; Pézo y apposa son tampon.

- La première année en tant que membre de la Société est gratuite ! Après tu paieras ta cotisation tout seul, si bien sûr tu choisis de rester membre. La première année, tu dois participer aux actions collectives de sauvetage et de soins des bêtes abandonnées. C'est une obligation pour chaque vrai Kombo ! dit-il enfin.
- Les Kombo aussi en sont membres ?! s'écria Antonio.
- Oui oui, tous ceux qui habitent la rue Mihovil Kombol - répondit calmement Pézo, puis il resta un instant pensif - Ceux qui adorent les animaux, comme nos Kombo par exemple, ne peuvent pas être de mauvaises personnes. Il y a forcément quelque chose de bon en eux !

Le vieux vétérinaire, le regard satisfait par cette sage réflexion, hocha la tête. Antonio n'était pas

d'accord avec lui, et son front tout entier se renfrognait.

Le lundi suivant il se passa un événement incroyable. Qui aurait dit que Zok et Antonio se retrouveraient sur le même banc ?!

Le bandage et le pansement que Zok portait sur son œil - lorsqu'ils s'étaient croisés, cette soirée-là dont Antonio gardait un souvenir effroyable – avait disparu de son visage.

— T'es revenu, Zok ! s'écria Marko Jolitch.

Il avait les cheveux plaqués. Il se mettait toujours dans les cheveux un kilo de gel, cela les rendait tout brillants. Il s'assit sur le banc derrière Antonio.

— C'est lui ! - dit Zok, plein d'admiration, à Marko, en montrant Antonio du doigt. Marko resta bouche bée - C'est lui qui a ramené le vélo ! Il est allé jusqu'à la base des Kombo ! cria Zok. Marko haussa fortement les sourcils. Toute la classe se tut et se tourna vers Antonio, tout confus. Ce fut au tour de Matia M d'être interloqué, quand il regarda celui qui avait osé s'aventurer dans la base des Kombo.

— À vos places ! cria le professeur Tonitch, en faisant claquer son manuel sur la table.

Il les surprit tous. Antonio se remit droit sur son banc et se figea. Le Russe poussa du pied son sac de livres au sol, s'établit rapidement aux côtés de Marta sur le banc, devant Antonio, et ne bougea plus ; Zok s'assit à côté d'Antonio.

Ils recopièrent studieusement des égalités mathématiques que Thon écrivait silencieusement au tableau, en faisant crisser sa craie. Surpris de se trouver sur le même banc que lui, Antonio observait discrètement Zok, à travers sa coiffure-casque blonde. La cicatrice qu'il portait au-dessus de l'oeil, à cause de la *guêpe*, se voyait bien. Une ligne rouge, gonflée, s'étendait sur toute la paupière droite et venait croiser le sourcil. Zok portait des lunettes rondes, aux fins montants bleus métalliques. Des cheveux épais et très bouclés encadraient sa tête. Il était maigre et il lui manquait quelques kilos, cela se voyait sous son maillot vert flottant. Antonio était surpris de voir que Zok comprenait immédiatement les exercices de maths que Thon écrivait au tableau. Il fut vite déconcerté quand, pendant cette heure de cours, il entendit le professeur et Zok discuter ensemble de problèmes mathématiques. À eux deux, ils auraient pu trouver une solution aux plus complexes des problèmes. Zorane Malovane était le chouchou de tous les profs, le meilleur élève de la classe.

Quel fayot... pensa Antonio, une expression de dégoût au visage. Dans Nouveau Zagreb, il marchait en permanence avec cette expression sur sa figure. Il regarda discrètement Zok à plusieurs reprises, quelque peu écoeuré mais Zok ne le remarqua même pas. Ce dernier ne scrutait que le tableau, en fixant le professeur ; il suivait la trace de la craie lorsque Thon résolvait une égalité, il était le seul à

lever la main quand le prof demandait un volontaire pour l'exercice suivant. *Ah, quel fayot !* pensa-t-il, perplexe, en le suivant du regard. Au tableau, Zok était déjà recouvert de craie : ses doigts et ses lunettes qu'il enlevait constamment de son nez. Après avoir écrit fièrement la solution d'un problème, il s'essuya les mains sur son jean et y laissa des traces de craie.

Dès que la sonnerie retentit, un tout autre Zok surprit Antonio :

— Je voulais te dire... - commença-t-il, mais il se mit immédiatement à éternuer - Je voulais te dire... *Aaatchoum !*...Je voulais te dire - Mais il éternua encore et encore. Il éternua ainsi quatre fois, puis cinq, puis six fois - Je suis allergique, dit-il, impuissant, dans un nouvel éternuement.

Face à Antonio, il éternua puis se moucha sans arrêt. Antonio observa les lunettes de Zok, leurs verres recouverts de traces de craie.

— Je suis navré que mon père te soit tombé dessus. Il s'en veut maintenant, réussit-il à dire, avant d'éternuer à nouveau, pour la neuvième fois.

Ce fut le premier sourire qu'Antonio fit à quelqu'un de la classe. Le fayot aux lunettes poussiéreuses tendit la main à Antonio. Ils lièrent tout de suite amitié. Quand Marko s'approcha d'eux, quelque chose d'inattendu se produisit : en ce début de printemps, ils devinrent tous trois d'inséparables amis.

On entendit siffler. Zok regarda d'en-bas Antonio, qui était sur son balcon au troisième étage.

— Tu descends ? lui cria-t-il.

C'était un samedi ensoleillé du mois de mars. Il chevauchait son *super 21 vitesses* jaune et doré. Antonio se précipita à l'intérieur de l'appartement pour chercher ses clefs. Il attendit que son père lui donne son argent de poche, comme chaque samedi : vingt dinars.

— Tu vois, tu te faisais du souci pour rien - dit son père à Mirella, en comptant les sous - Et toi, fiston, tu ne voulais pas déménager... Mais tu t'es fait un copain...Puis un deuxième. Bientôt tu t'en feras un troisième...

Zok sonna en-bas de l'immeuble.

— Donne-moi mon argent, papaaaaa ! fit Antonio, lorsque Zok sonna à nouveau aux portes de l'immeuble.

— Prends ta veste ! lui dit maman.

Marko-la-gomina l'attendait aussi sur son vélo et les trois amis foncèrent à travers Ciguette, Zaproudjé et Travno. Ils ne revinrent qu'à la tombée de la nuit, après de longues et folles courses dans les quartiers de Nouveau Zagreb. Affamés et assoiffés, ils entrèrent dans la pâtisserie *Sport*. Ils

commandèrent une coupe glacée géante, avec de la crème et vingt-cinq boules de glace, qu'ils payèrent ensemble. Ils faisaient une sacrée équipe.

— Les gamins, z'arriverez à finir tout ça ?! leur demanda Shpejtim, le pâtissier, au moment de poser devant eux leur coupe de glace géante.

Il était heureux de voir les enfants euphoriques devant une telle colline de glace. Shpejtim avait embelli la coupe avec une tour de crème chantilly et il avait apporté la touche finale avec quelques gâteaux concassés. Il leur donna également des verres d'eau.

— C'est parti ! lança Marko.

Zok, Antonio et lui-même plongèrent alors leur longue cuillère dans la coupe. Zok avait enlevé ses lunettes et les avait laissées sur la table. Il s'arrêta de manger, les yeux mouillés et le nez coulant, et commença inexorablement à éternuer.

— Je suis aaaa-allergique à la fraise !...

— Mange celle au chocolat, répondit Marko.

— Je suis aaaa-allergique au chocolat !...

— Alors mange celle à la vanille, dit Antonio.

Entre Zok-cheveux-noirs et Marko-les-cheveux-noirs-gominés, Antonio-le-blond était blanc comme neige. Ou comme vanille. Zok éternua sans s'arrêter, puis il mangea une petite boule de glace à la noix. Il éternua et se moucha plus que ce qu'il mangeait de glace. Marko et Antonio dégustaient et bavassaient.

— Au Dinamo, fit Marko fièrement, j'ai été l'année dernière le meilleur tireur des benjamins, se vanta-t-il.

— Ah bon ?! - lui répondit Antonio, au-dessus de la coupe glacée, dont il grattait le fond pour récupérer ce qu'il restait de chocolat et de banane - Tireur du Dinamo ! T'es un professionnel !

Antonio comprit enfin la raison pour laquelle le gominé était le beau gosse de la classe. Son nom apparaissait toujours dans les carnets secrets des filles, à la case « quel garçon trouves-tu chouette ? »...

Zok aperçut la bande des Kombo par la fenêtre de la pâtisserie ; ils passaient à vélo. Il fit un son de désapprobation en les montrant du doigt.

— J'en ai assez de vos histoires de Kombo ! Vous devriez vivre à Zaproudjé, pour voir ce que c'est qu'une vraie bande ! s'exclama Marko.

— Et comment tu te défends contre eux ?

Antonio attendait impatiemment la réponse.

— Je cours ! dit Marko en souriant.

Antonio et Zok éclatèrent de rire. Mais ils n'étaient pas satisfaits de son conseil.

Ils se séparèrent devant la porte de la pâtisserie. Marko fila vers Zaproudjé à travers l'obscurité. Le *Super 21 vitesses* mena Zok en un éclair jusqu'au passage Bartch. Quant à Antonio, il se laissa aller doucement sur son vélo dans la rue Kombol, jusqu'à son immeuble.

Sa frange avait tellement grandi, avant le printemps, qu'elle lui tombait dans les yeux. Ses cheveux n'étaient plus en forme de casque mais lui venaient presque jusqu'aux épaules et virevoltaient dans le vent.

Il se retourna sans cesse, car il guettait le sifflement ondulé des Kombo. Mais il fut très surpris ce soir-là : nulle part il n'y avait de Kombo. Le silence poussa Antonio à scruter encore mieux les alentours, pendant qu'il continuait à avancer à vélo. Il tourna dans le parc. Il s'enfonça dans la nuit et resta aussi prudent qu'un chat au dos rond devant des chiens. Il ne parvint pas à croire qu'il était arrivé à son immeuble sans encombre.

Sur la place devant l'entrée, une fille blonde vêtue de rose passait tranquillement, hissée sur des rollers. Elle agitait dans le vent ses longues et splendides boucles dorées. Elle dansait, elle glissait et il sembla un instant à Antonio la voir tantôt dans une salle de danse, tantôt sur une patinoire. Alors qu'il descendait de vélo, elle le regarda de ses yeux verts : les deux plus belles sources d'eau claire qu'il avait vues jusqu'à maintenant. Elle maîtrisait parfaitement, comme si elle était née avec des patins aux pieds. Elle glissa alors, sous les lampadaires, jusqu'à l'entrée 85B et disparut comme un papillon. Antonio se posa immédiatement la même question que chaque garçon émerveillé se pose, lorsqu'une princesse passe devant lui : *qui est-ce ?...*

La situation empira. À l'école, Antonio sortit de son sac à dos un lourd paquet, entouré de journaux attachés par plusieurs couches de scotch. Quand il finit de tout déchiqueter, il se retrouva avec une grosse pierre plate entre les mains. On y avait écrit au marqueur :

FAIS BIEN GAFFE À TOI

K.

Marko avança son visage, et Zok rapprocha ses lunettes de ses yeux.

— Tu vois ce K... Ce sont les Kombo, affirma Zok, en décrivant ce que chacun voyait à l'oeil nu.

En silence, ils se retournèrent presque tous au même moment vers la cour de l'école, en cherchant des yeux la bande des Kombo. Non loin, les filles jouaient au loup ; c'était la récréation et tout le

monde chahutait, criait, sifflait. Mais aucune crapule n'était en vue dans la cour.

— Bah, au collège ils ne te feront rien... dit en premier Marko.

Il saisit la pierre des mains d'Antonio ; elle était lourde.

— C'est pas au collège que j'ai peur qu'ils m'attaquent, répondit Antonio.

Zok serra ensuite la pierre dans son poing. Il éternua et s'essuya le nez de la main.

— Où elle est cette fameuse base ? demanda Marko.

— Loin ! Tu dois traverser tout le bois... répondit Antonio.

— On y va et on les casse tous en deux ! lança Marko.

En entendant la détermination de Marko, Zok éternua six fois.

— On n'a pas besoin d'aller les chercher à Boundek - Zok éternua une septième fois - On doit voir ça avec le Terrible.

Et il éternua encore une fois.

— Ça, c'est super nul - dit Antonio - pourquoi j'irais chez le directeur ?!

— Si tu ne veux pas aller le voir, alors prépare-toi à demander à ton père de venir au collège, lui conseilla Zok.

Même si je lui montre cette pierre, papa pensera que c'est moi qui ai écrit cette bêtise, parce que je n'aime pas cette nouvelle vie à Outrina, conclut-il, pour lui-même.

— Oui, je n'ai pas le choix. Je demanderai à papa de venir au collège, fit Antonio de manière inattendue, puis il soupira.

Zok ouvrit les bras et approuva du regard. Que pouvait-il faire d'autre ?

Dès la fin de cette journée au collège, Marko se dépêcha d'aller au parc Maximir pour son entraînement. Zok dut rentrer chez lui car des plaques rouges s'étaient déclarées sur sa peau, à cause de l'allergie. Le sac à dos à l'épaule, Antonio arriva seul au niveau du kiosque à journaux de la rue Kombol. Il feuilleta des bandes dessinées, disposées sur des présentoirs. Avec l'argent de poche qu'il lui restait dans son pantalon, il acheta un numéro de *Diabolique*.

— T'as pas un peu de fric à me prêter ? fit la voix sourde de Serpent, dans son dos.

Il portait aux pieds des tennis, taille 45, et il était habillé comme d'habitude, en noir. Serpent, d'un air méchant, tendit à Antonio sa main froide en attendant que ce dernier lui donne des pièces. Il le fixait de ses yeux de brute. Les poches du pantalon d'Antonio se firent de plus en plus étroites, au fur et à mesure qu'il cherchait désespérément des pièces.

— Je n'ai rien, fit-il enfin, d'une voix basse.

— Si t'as rien... - De l'ombre de sa capuche noire, Serpent lui lança un regard froid. Antonio osa

lancer un regard sous la capuche. Serpent était recouvert de boutons, sur le nez, sur le menton et les joues, des boutons partout, même sur le cou - ...Tu vas payer autrement !

Serpent lui arracha le sac à dos qu'il portait à l'épaule. Et s'éloigna dans la rue. Antonio se sentit misérable ; il décida de courir après lui.

— Rends-moi mon sac, cria-t-il de colère.

C'en était trop.

— Viens le chercher, allez ! lui dit Serpent-le-boutonneux, en se retournant vers lui.

Il commença à l'attirer pour qu'il vienne reprendre son sac. Dans le dos de Serpent, Antonio vit s'approcher tout le reste de la bande des Kombo. Ça se présentait mal. À ce moment, Antonio se rua à la poursuite de son sac, tête première ; les Kombo se passaient tout à tour le sac.

— Rendez-le moi !

— Il faut rendre son sac au singe !

— Trooooois points !

Le sac gris d'Antonio, plein de livres, atterrit au beau milieu d'un container à poubelles de la rue. Tout essoufflé, Antonio se pencha sur le rebord du container vide et bondit à l'intérieur. Les Kombo, contents de leur méfait, s'en allèrent.

Penché au-dessus du container, Antonio étouffait dans la puanteur insupportable des détritiques, il avait envie de vomir. Il piétinait des restes de poubelles : des morceaux de haricots blancs, du pain vert de moisissure, des pommes de terres gâtées, des morceaux de verre menaçants. Debout sur ce mélange acide et sur des coquilles d'oeufs, il aperçut enfin son sac à dos, au fond du container. Il saisit son sac tout dégoulinant et eut un haut-le-coeur. Il n'eut plus qu'une idée en tête : partir d'ici, fuir au plus vite, avant que quelqu'un ne l'aperçoive. Il se prépara à sauter à l'extérieur du container. Dès qu'il passa sa première jambe, il LA vit. La belle aux cheveux d'or, qui l'avait émerveillé l'autre soir, avait donc tout vu ; elle lui sourit et disparut sur ses rollers. En s'éloignant, elle tourna la tête et lui fit un autre sourire. Antonio se hissa fortement sur ses mains, mais il réussit péniblement à sortir, car il avait la nausée. Jamais il n'avait eu le visage aussi écarlate. Il traversa la rue, tout honteux. Ses bottes laissaient derrière lui des traces baveuses. Il était recouvert de taches lorsqu'il arriva à la maison du numéro 1.

Où est le docteur Pézo ? se demanda-t-il, inquiet. Le rouge de son visage ne diminuait pas, même après avoir marché. *Pourquoi les portes du cabinet sont-elles fermées à double-tour ?*

Horaires :

8h – 12h ; 15h – 19h

Le samedi :
9h – 14h
Urgences sur appel

Dans le jardin, Zoubo lui sauta tout de suite au cou, en posant ses pattes avant sur les épaules, et se mit à lui lécher le nez en guise de salut. Habitué à ce geste de bonté de la part du chien, Antonio lui caressa la tête et l'échine. Zoubo caracola derrière lui, jusqu'à la clôture de la cour. Le garçon secoua nerveusement le portail de la clôture. Son sac à dos sale lui pendait à l'épaule. Il puait comme s'il portait un rat crevé sur son dos. De l'intérieur du sac gouttait un horrible liquide marron. Le regard triste, Zoubo s'assit sur son train arrière et son gémissement accompagna Antonio tout au long de la rue.

Le tramway numéro six passait la rivière Sava. Il fit tout un tintamarre lorsqu'il passa le long pont, au-dessus de l'eau. Le front soucieux et encore empourpré, Antonio tanguait dans le wagon bleu du tramway. Il avait quitté la rue Kombol, il avait quitté Nouveau Zagreb, il avait laissé tout ce qui le tourmentait.

Il faisait encore jour lorsqu'il arriva à Ribniak. Il ne trouva pas un seul de ses amis. Il n'avait plus en tête l'emploi du temps de son copain Royalitch. Il n'y avait dans ce parc que des enfants aux cris stridents, qui se balançaient et glissaient sur des toboggans.

Il resta à s'ennuyer dans Ribniak pendant un certain temps. Puis il lut, sur le banc, des annonces jaunies, pâlies et déchirées, éclairées par les lampadaires : *à vendre trois pièces... Cours de soutien de maths et de physique-chimie... École de langues : inscriptions en allemand, anglais, italien, espagnol et français...* Mais il s'interrompit soudain et rapprocha ses yeux d'une énième annonce :

PAS BESOIN D'ÊTRE GRAND ET FORT POUR VAINCRE

inscriptions au club de judo « **Sakura** »

du lundi au samedi de 16h à 18h

dans les locaux du club : 9, rue Nova Ves

Cette annonce l'attira à cause de l'image d'un combattant en kimono blanc et ceinture noire. D'un geste ferme, le personnage prenait le dessus sur son adversaire et l'envoyait violemment au sol. *Ça m'aiderait à me défendre contre les Kombo !* pensa-t-il les yeux éblouis.

CHAPITRE TROIS

YANN ZÉLI

— Est-ce que ça me va bien ?

Sa mère Mirella s'écarta de la cuisinière quand Antonio apparut dans la cuisine, vêtu du judogi¹ blanc qu'il venait juste d'acheter.

— Tu es pieds-nus sur le carrelage !

— Les judokas sont toujours pieds-nus ! lui répondit-il, orgueilleusement.

Il resta debout devant elle.

— C'est exaaactement ce qu'il te faut, pour la gorge et les ampoules aux pieds !

— Mamaaaan, dis-moi de quoi j'ai l'air ! cria Antonio.

Il plaqua les mains sur les hanches. Il avait noué solidement sa ceinture de débutant autour de sa taille. Il se sentait invincible !

— Tu as l'air... un peu plus fort !

— Plus fort ?...ha ! - l'idée lui plaisait - haha ! s'écria-t-il encore une fois, rempli d'énergie, en traversant le couloir.

Il se précipita dans sa chambre.

L'orage grondait à l'extérieur. Il tressauta quand la foudre tomba non loin de l'immeuble. C'était comme si le ciel éclatait au-dessus de leur tête ; le tonnerre se répercutait dans les vitres.

— On ne se croirait pas au printemps ! s'étonna à voix haute Mirella, pour elle-même.

Elle observa cette tempête de printemps à travers l'ouverture des portes-fenêtres du balcon. La température extérieure était tombée de dix degrés. Cela s'était tellement refroidi que Mirella craignait qu'Antonio, par un temps pareil, ne finisse trempé et attrape froid le temps d'arriver jusqu'à Ribniak. Elle préparait le déjeuner et avait le visage dans la fumée, car elle cuisinait dans la poêle des oignons à la vapeur.

Dans sa chambre, Antonio faisait les cent pas, le téléphone à la main ; il continuait à se sentir plus fort, dans son judogi entouré par une ceinture.

— Ma mère a peur que j'apprenne à me battre au judo, t'imagines... racontait-il, en riant, à Royalitch.

L'orage fit trembler la fenêtre de sa chambre. Il fut un peu effrayé, lorsqu'il regarda le ciel.

¹ Improprement appelé kimono, le judogi est la tenue des pratiquants de judo.

— Repasse dans le quartier quand tu pourras...

— Si j'y arrive.

Il jeta un autre coup d'oeil au nuage noir et menaçant, d'où venaient les éclairs.

— Avertis-moi quand ils t'auront cassé en deux, à l'entraînement ! lui répondit en blaguant Royalitch, à l'autre bout du téléphone.

— D'accord ! - rit Antonio - Je t'avertirai aussi quand je me serai débarrassé des Kombo ! dit-il en raccrochant.

Je les balancerai dans la rue comme des sacs poubelles ! ajouta-t-il en pensée.

Tout se présentait bien. L'entraînement avait lieu dans la salle de sport de son ancien collègue à Ribniak ! Il allait ainsi voir Royalitch plus souvent. La chambre s'illumina soudainement. Antonio aperçut son propre reflet dans la vitre. Le judogi lui allait vraiment bien. Satisfait, il imagina une prise redoutable qu'il allait essayer sur ses deux nouveaux amis. *Marko-la-gomina aura la trouille quand je lui ferai des prises de judo, sur le terrain de foot... Et Zok-le-fayot va être terrifié, rien que de me voir en judogi...* Il sourit. Il ne se lassait pas de s'admirer dans la vitre. Il en vint finalement à cette conclusion : *je vais devenir le roi des Kombo !* Face au grand miroir dans le couloir, il plissa les yeux, ce qui lui donna un regard effrayant. C'est à ce moment que Papa Kossir arriva du travail.

— Oooh! fit-il, surpris, en apercevant son fils, en tenue de judoka.

Il laissa immédiatement tomber sa sacoche de médecin par terre.

— Ayaaa !!! - cria-t-il en se mettant en position de combat face à son fils - Ayiii, Ayaaa ! - fit-il, menaçant, en mimant des gestes et des grimaces de combattant - Yaaa, yiii ! - fit-il en traversant le couloir puis la cuisine.

Il agita ses mains et ses pieds dans tous les sens, il fendit l'air avec des mouvements rapides, comme un gigantesque ventilateur que quelqu'un aurait mis en marche. Mais il heurta un verre et le verre se brisa. Antonio le fixa sans dire un mot.

— Ahhh !!! - cria cette fois-ci Mme Kossir. Une cuillère en bois lui tomba des mains - Tu es encore plus fou que lui ! gronda-t-elle.

Mirella se mit à balayer les morceaux de verre ; penser qu'Antonio était toujours pieds-nus la rendait folle de rage. Elle mit les bris de verre à la poubelle.

— J'imagine déjà ce que cet énergumène va apprendre au karaté !... Nous n'aurons bientôt plus aucun verre entier dans cette maison ! Il n'y a pas mieux comme activité, c'est vraiment bien de l'y avoir inscrit, bravo ! continua-t-elle à crier, à son mari Zorino.

— Maman, je ne vais pas faire du karaté, mais du judo ; au judo, on ne casse pas des verres ! se

défendit Antonio.

— Quelqu'un te cassera bien en deux, tu verras !

Mirella lança un regard de colère à Zorino. Celui-ci fit un clin d'oeil à son fils qui, vexé, partit se changer.

— Hmm, chérie, ça sent tellement bon... s'exclama Zorino, dès qu'il passa le nez au-dessus du plat.

Mirella ressemblait à une chatte au poil hérissé, prête à griffer.

— Chérie... Tu sais, César aussi a pratiqué le judo. Et au « Sakura », justement. C'est le club de judo de l'académie qui a obtenu le plus grand nombre de trophées.

Zorino faisait le doux autour d'elle, exactement comme un chat qui demande à manger.

— César ?!

Antonio arriva dans la cuisine, les yeux bleus écarquillés de surprise. César était un très bon ami de papa ; orthopédiste de profession, c'était un homme large et fort comme un éléphant. Antonio accourut auprès de ses parents, sans s'être complètement rhabillé ; il avait un maillot rouge et bleu à rayures et son bas de judogi blanc. Papa le regarda et lui fit secrètement un clin d'oeil, pour lui signifier qu'ils n'en avaient pas encore fini avec maman. Antonio faisait la tête car c'était lui, papa, qui l'avait mis dans ce pétrin.

— Oh oui !... Oui, c'était un très bon judoka. César a monté deux fois la première marche du podium lors des championnats nationaux ! Moi aussi, je me suis un peu entraîné avec lui...

— C'est vrai ?!

Antonio regarda son père. On voyait, à ses yeux, qu'il cherchait à démêler le vrai du faux, dans les paroles de son père.

— Bah... Je n'étais pas très bon... J'avais commencé sur le tard, j'étais déjà étudiant - tenta-t-il de se justifier - Si j'avais commencé jeune, comme toi...

— Laisse-le manger si tu veux qu'il arrive à son entraînement à cinq heures ! ordonna maman.

Obéissants, le père et le fils s'assirent bien vite à table et commencèrent à manger leur soupe. Ils soufflaient sur chaque cuillerée, pour refroidir cette soupe délicieuse mais brûlante. On entendait le ciel descendre terriblement bas et de lourds nuages venaient murmurer aux fenêtres. Comme un coup de tonnerre, maman s'écria tout à coup :

— Pourquoi ne pas l'inscrire au water-polo ?! Il pourrait nager, c'est bon pour la croissance ! En plus, ça se joue avec un ballon, non ?...

Monsieur Kossir haussa les épaules. *C'est pas en maillot et bonnet de bain, que je vais réussir à me défendre contre les Kombo...* pensa Antonio, surpris et dépité, en regardant encore sa mère.

Une fois le repas fini, Antonio plaça précautionneusement son judogi tout neuf, qu'il n'avait pas encore pu déraïdir, dans son sac de sport rouge. Maman lui glissa une serviette pour éponger la sueur et un sèche-cheveux. Antonio retira de rage le sèche-cheveux, dès que sa mère eut le dos tourné.

— Prends un parapluie ! - Maman l'accompagnait jusqu'à la porte, en amenant dans ses bras son parapluie fleuri tout coloré. Mais Antonio tenait déjà un parapluie noir masculin à la main - Fais attention de ne pas te faire frapper là-bas !

— À tout à l'heure, m'man ! lui dit-il, tout courbé sous le poids du sac qu'il portait aux épaules.

Une fois le dos tourné, il fit des yeux ronds.

À l'entrée 85A, il pleuvait des cordes et c'était comme s'il se trouvait devant un rideau de pluie. Antonio ouvrit son parapluie pour se protéger. La pluie battait son parapluie en forme de champignon ; c'était comme s'il emportait avec lui un orchestre de percussions. Braaam ! Le son de la foudre le suivit le long de la rue Kombol. Il courut jusqu'à l'arrêt de tram, pour attraper le numéro six, mais il le manqua. Rien, pour autant, n'allait au cours de cette journée le dissuader d'aller au judo.

Il arriva au collège Ribniak à cinq heures cinq, sous une pluie battante, trempé de la tête aux pieds. Il vit, à travers les hautes fenêtres du collège, une image grise du ciel se dessiner ; les branches se brisaient et de nombreux parapluies se retournaient. Il n'avait pas le temps de repasser voir ses anciens camarades du CM2. Son sac de sport commençait à lui chauffer l'épaule ; il le remit en place et prit la direction de la salle de sport. Il entra ensuite dans le vestiaire des hommes : il était bondé et bruyant, quelle pagaille c'était ! À l'intérieur, il y avait au moins une vingtaine de judokas, qui se changeaient au milieu du vacarme ; d'autres, déjà prêts, entraient dans le dojo². ZBAM ! Ils sortaient du vestiaire par une grande porte qui claquait derrière eux.

Antonio installa son sac trempé au bout d'un long banc de couleur jaune. Dans le coin, près du mur, il commença à défaire les lacets de ses bottes mouillées. Il sortit son nouveau judogi de son sac et commença à l'enfiler. Tous les autres se changeaient en criant joyeusement, et se lançaient leurs affaires à travers le vestiaire. Tout à tour, les garçons les plus âgés serraient autour de leur taille des ceintures oranges, vertes et bleues. ZBAM ! ZBAM ! ZBAM ! Ils disparaissaient les uns après les autres, et entraient dans le dojo. Antonio réussit à nouer sa ceinture blanche, après quelques nœuds.

— Allez, bande de c létins, allétez ! fit Mario, qui ne prononçait pas bien les r.

À côté de lui, les frères Téo et Léo Séguédi, des jumeaux, se disputaient bruyamment. Ils se bousculaient toujours pour savoir qui avait pris le judogi de l'autre. Mario, énervé, se tenait en fait sur une seule jambe, car il venait de passer la première dans son pantalon de judogi quand, dans leur

² Salle utilisée pour l'enseignement des arts martiaux

dispute, les frères Séguédi le bousculèrent. Mario, qui était un judoka plus âgé qu'eux, chuta et se cogna le coccyx sur le carrelage dur du vestiaire.

— C'est fini, je vais vous cogner dessus maintenant !

En slip, une jambe passée dans son bas de judogi, Mario bondit du sol et, pour se venger de la douleur causée par leur dispute, il envoya un coup de pied aux fesses du premier jumeau à sa portée. Léo gémit. Et Téo éclata de rire. Mario était un judoka réservé ; il avait douze ans et avait de très courts cheveux blonds. Il enroula une ceinture orange autour de lui, la serra vivement et traversa rageusement la porte du vestiaire. ZBAM ! ZBAM !

Ce fut un soulagement, mais un vrai désordre régnait dans le vestiaire. L'insupportable tapage des garçons aux ceintures jaunes détourna Antonio, visiblement étonné, du mur.

— Le gros ! Le gros ! - Ces diables de frères Léo et Téo s'en prirent à un garçon joufflu ; dès que ce dernier se mit en slip, les jumeaux montrèrent du doigt la graisse qui recouvrait son ventre - Nicolas, le gros ! Nicolas, le gros !

Les frères n'arrivaient pas à se contenir : ils se moquaient de lui à tue-tête, avec méchanceté. Le garçon joufflu fixait le sol, sans leur répondre. Filip et Dino commencèrent eux aussi à l'embêter. Ces garçons de dix ans faisaient un raffut incroyable en criant. Nicolas, le visage tout rouge, continuait à supporter en silence ; il fit un effort pour glisser son corps tout enrobé dans un judogi large, mais qui était presque trop étroit pour lui. Il s'efforça de serrer les liens de sa ceinture blanche, mais elle raccourcissait, une fois son ventre entouré. Nicolas expira profondément, rentra le ventre et réussit tant bien que mal à nouer sa ceinture. La tête toujours baissée, il se dandina et poussa violemment la porte du vestiaire. Elle claquait si fort, derrière chaque judoka !

Filip et Dino se poussèrent l'un l'autre, en suivant Nicolas, suivis de Téo et Léo ; les frères avaient le visage complètement identique, ils étaient de la même taille et portaient la même ceinture jaune.

— Regarde, y'a une fille ! cria Léo, sur le ton de la rigolade.

Il montrait du doigt le nouveau judoka : Antonio. À peine eut-il terminé de dire cette phrase, que Léo disparut du vestiaire. Antonio secoua ses cheveux pour écarter sa frange du devant de ses yeux. Le vestiaire se vida enfin. Antonio essayait encore de serrer sa ceinture : il l'attachait et la détachait sans arrêt. Il la dénouait puis la nouait, puis la dénouait à nouveau. Sa ceinture était tantôt trop serrée, tantôt trop lâche. Il sortit finalement le dernier du vestiaire, dépité. Il entendit derrière lui le claquement de la vieille porte.

Le bruit des talons qui frappaient le sol se répercutait dans l'ensemble du dojo. Les garçons couraient déjà, ils jouaient au loup. Leurs sifflements retentissaient dans l'air. C'était une espèce de jeu semi cowboy, semi judoka : les garçons s'amusaient à brandir leur ceinture au-dessus de leur tête

comme s'il s'agissait d'un lasso. Des ceintures jaunes, oranges, vertes et blanches sifflèrent aux pieds d'Antonio. Névène hurla, en faisant semblant que Filip l'avait fouetté plus fort qu'il n'y paraissait. Mais personne ne le crut. Antonio se tenait quand même à l'écart, le dos contre le mur du dojo.

— Nicolas, le boudin ! Nicolas, le boudin !

Nicolas brailla de douleur car on venait de lui fouetter le gras des jambes. Il se mit alors à pourchasser Léo et Téo. Lourd et lent, il ne parvenait à toucher personne. Dans sa course, on pouvait voir son ventre bondir sous son judogi, comme s'il portait en-dessous un ballon rempli d'eau. Ces cris et cette chevauchée de cowboys captivait Antonio, qui les suivait avec un sourire figé au visage.

— Eh, r'garde ç'ui-là, comme il a attaché sa ceinture ! - s'exclama ce diable de Léo, en montrant Antonio du doigt - Eh !...Eh, REGARDEZ ! lança-t-il à tous les judokas.

Ces derniers, débraillés, s'agglutinèrent autour d'Antonio. Il avait attaché comme il avait pu cette ceinture trop longue pour lui.

— Attache-toi les tresses ! lui fit Léo.

— C'est la nouvelle du judo ! cria encore quelqu'un.

Les garçons qui, eux, portaient tous une coupe-hérisson, rirent à gorge déployée. Le sang monta aux joues d'Antonio, qui se sentait tout honteux. Ils n'en finissaient pas de rire. Antonio, gêné, remua ses longs cheveux. Il était écarlate. Les ricanements ne s'arrêtaient plus.

— JUDOKAS, EN LIGNE ! retentit une voix à travers le dojo.

Yann Zéli entra, enveloppé dans un judogi blanc que serrait une ceinture noire. Cet inconnu frappa des mains et le son aigu se propagea.

— ON SE PRESSE ! fit-il de sa grosse voix, comme s'il parlait à travers un haut-parleur.

D'un pas calme, l'entraîneur instaura au sein du dojo un silence profond, qui stoppa net tout le chahut. Il avait de courts cheveux noirs, à peine blanchis derrière les oreilles.

Une ligne blanche, de judogis serrés et correctement revêtus, se fit devant lui. Le silence devint martial. Les garçons aux visages de marbre regardaient maintenant devant eux, sans sourciller. *Mais*, pensa rapidement Antonio, *ce colosse qui se tient devant moi ne peut... ne peut pas être réel*. C'était l'homme de l'annonce, celle qu'il avait vue à la lumière du lampadaire à Ribniak !

D'un geste chaleureux de la main, l'entraîneur lui montra qu'il devait prendre lui aussi sa place dans la rangée. Yann était un homme grand, aux bras très musclés et aux larges épaules. Il attendait qu'Antonio obéisse immédiatement. Aussi ce dernier, avec sa frange de cheveux longs, se hâta-t-il maladroitement de prendre sa place parmi les autres judokas. Il marcha sur sa ceinture, trébucha mais ne chuta pas.

— Clétin ! murmura Mario.

Filip et Dino dévisagèrent Antonio-le-chevelu des pieds à la tête, et, dès que celui-ci se mit en ligne, ils commencèrent légèrement à le pousser de l'épaule pour le faire sortir du rang. Antonio, confus, se maintint en retrait, d'un pas en-dehors de la ligne. Les garçons s'étaient rangés selon leur couleur de ceinture et leur ancienneté. Mais il tentait, lui, de s'insérer dans la rangée selon un ordre de tailles, comme pendant les cours d'éducation physique, au collège. Antonio en eut rapidement les joues rouges. Il était si rouge qu'il ressemblait à une tomate en kimono. Et tout le monde en sourit.

— Silence ! s'écria Zéli, fâché.

Lorsqu'il regardait durement ses élèves, ses épais sourcils noirs se rejoignaient en une ligne drue. Plus personne ne rit. L'entraîneur indiqua de l'index à Antonio le bout de la ligne et le garçon s'y rendit, sous le regard tranquille de l'entraîneur, dans un silence seulement troublé par le bruit léger de ses talons. Sa ceinture pendait jusqu'au sol, comme un très long spaghetti.

À ce bout de la rangée se tenait Nicolas, la ceinture blanche à peine serrée sur son ventre gonflé ; désabusé, Antonio se plaça derrière lui, il était donc le dernier. Un silence tranquille s'installa enfin complètement. La tension pouvait se palper dans l'air et Antonio ressentit une certaine appréhension. Zéli jeta un bref coup d'oeil au premier de ses élèves, le plus âgé : Daniel. Le jeune homme à la moustache clairsemée, à peine apparente sous son nez, inspira profondément.

— *Rei* ³! s'écria brusquement Daniel.

Son commandement retentit jusque dans les vitres. Les murs continuèrent à vibrer, jusqu'à ce que l'écho disparaisse. Le professeur Yann Zéli salua l'ensemble de la ligne des judokas en se penchant de tout son buste et en inclinant sa tête poivre et sel. Tous les petits judokas répondirent à son salut par le même geste solennel. Antonio se pressa d'imiter les autres mais ses cheveux lui tombèrent dans les yeux, il dut les écarter de son visage, comme l'aurait fait une fille.

Ils font vraiment comme les Japonais, pensa Antonio, stupéfait. Il écouta ce silence solennel. On aurait pu entendre une mouche voler, mais il n'y en avait pas. Au collège, même avec les professeurs les plus sévères, un tel silence n'était pas possible. Yann Zéli devait être plus vieux que son père, Zorino ; seulement, il était bien plus grand. À chaque fois qu'il regardait l'entraîneur, il lui semblait un peu plus grand, on aurait dit qu'il touchait presque le plafond.

— Il y aura bientôt une compétition à Maribor, pour les moins de quinze ans, déclara Zéli.

Le colosse continuait à parler tout en marchant, le tatami⁴ s'enfonçait sous le poids de ses grands pieds nus. Les yeux d'Antonio n'arrêtaient plus de s'élargir, sous l'effet de la surprise. Il se pencha pour regarder les premiers de la rangée. Les grands de treize ans, Daniel et Ivan, aux ceintures bleu

3 Signal donné en japonais pour que les judokas se saluent.

4 Sol sur lequel se pratiquent les arts martiaux japonais.

marine autour de leurs judogis blancs, se tenaient fièrement devant l'instructeur, droits comme des i. Leurs ceintures correspondaient au titre le plus élevé du club, juste après la ceinture noire de Zéli. Après eux venaient, dans l'ordre, les garçons aux ceintures vert empire, orange étincelant, et jaune vif enfin pour les plus jeunes. Le reste des judokas portait des ceintures blanches absolument invisibles, puisque le judogi était blanc, lui aussi. Ceux-là semblaient effrayés, de ne pas savoir à quelle sauce ils allaient être mangés !

— Il nous reste encore du temps d'ici à la compétition. Vous devez vous entraîner. Qu'il pleuve, qu'il vente...qu'il tombe des cordes, venez vous entraîner ! Ne vous demandez pas qui vient, qui ne vient pas...seuls les meilleurs viendront, comme toujours ! conclut-il.

Après ces paroles, le silence envahit à nouveau le dojo. De nombreux judokas hochèrent la tête, en signe de compréhension. Particulièrement Nicolas. De l'intérieur du dojo, on percevait encore les éclairs.

— Allez, échauffement !

Zéli fit suivre son ordre d'un claquement de mains. À la seconde, tous les judokas tournèrent sur la gauche. La colonne de garçons se mit à accélérer comme un train, en rond. Les débutants aussi. Le dernier à démarrer fut Antonio. Le cercle s'élargissait dans le dojo et tournait de plus en plus vite. Puis il accéléra encore. Ils se mirent à courir. Les talons frappaient le tapis.

— Fff...fff...fff... fit le gros Nicolas.

Il avait du mal à courir. Ses pas avaient le poids d'un éléphant. Derrière Nicolas, déjà tout en sueur et essoufflé, Antonio galopait comme une antilope. Les deux bouts de sa ceinture blanche virevoltaient derrière lui. Sa ceinture qui tournoyait venait battre ses jambes à chaque pas et cela le gênait. On entendit la porte du vestiaire battre violemment. Tous les visages se tournèrent.

— Judoka Frelon, tu es en retard ! lui cria l'entraîneur.

Cheveux-rouges se joint aux autres et se mit à courir. *C'est pas vrai !* se dit Antonio, presque à voix haute. Il s'imagina d'abord qu'il avait mal entendu. Son cœur battait la chamade. Il s'imagina ensuite qu'il avait mal vu. Il fallait qu'il vérifie du regard. Il regarda à nouveau en biais, tout en courant. C'était bien lui, Frelon ! Antonio continua à courir, tout confus. Tout tournait trop vite autour de lui, comme s'il allait s'évanouir. Antonio était le dernier de la colonne. Frelon ne l'avait pas encore vu. Ou bien l'avait-il déjà aperçu ? Il n'était pas sûr. Un seul regard suffit : oui, il venait de s'apercevoir de la présence d'Antonio. Lui aussi, il fut stupéfait. *Que fait ce rat ici ?* Dans sa course, Frelon fronça les sourcils. L'instructeur Yann Zéli sortit alors du dojo. Frelon sentit que c'était le moment. Il s'approcha en courant, très près d'Antonio, et lui donna un violent coup d'épaule ; Antonio, stupéfait, perdit le rythme de sa course et manqua de s'effondrer. Yann Zéli entra à nouveau. En

entendant la lourde porte, Frelon courut vite reprendre sa place dans le cercle. Antonio avait le cœur qui battait fort. Le bruit des talons résonnait dans le dojo.

— Frelon, tu ressembles à un mécano ! se moqua un des judokas.

Frelon était le seul à porter un judogi bleu marine. Le tissu bleu faisait ressortir ses cheveux flamboyants, et plus encore sa ceinture orange. *Je ne survivrai pas à ça. Me voici pour la deuxième fois dans le même nid que Frelon... Que ferait Zok ?... Il rentrerait chez lui !* Antonio s'inquiétait de ce que pouvaient lui faire les Kombo. *Pourquoi cela m'arrive-t-il à moi ?* se demandait-il, ruisselant ; il n'en croyait pas ses yeux. *QUE FAIRE MAINTENANT ?...*

— Marche arrière ! lança l'entraîneur en claquant des mains.

Et le cercle des judokas se mit à reculer. Antonio, tout en courant, regardait le large dos de Nicolas. À cause de son poids, Nicolas ralentissait. Tous avaient la désagréable impression que, dans cette course en arrière, ils ne voyaient pas où ils mettaient les pieds. En particulier Nicolas.

— Aaaïïïïïe ! s'écria Antonio, qui venait de recevoir cent coups de marteaux sur le gros orteil.

— Oh !... Excuse-moi ! s'écria Nicolas, tout essoufflé, après avoir piétiné Antonio.

Il ne se retourna pas. Mais cette affreuse douleur était bien le dernier des soucis d'Antonio. Il continua à sautiller, en sifflant pour faire passer le mal.

Yann Zéli était assis sur un banc, il prenait des notes sur son carnet d'entraîneur. Ses grands sourcils noirs se rejoignaient, au milieu de son front. Il écoutait le son de la course et son rythme régulier. Antonio poursuivit la course arrière, en boitant. Silencieux et agile comme un Indien, Frelon s'écarta du cercle. Il se mit de côté, hors du piétinement des pieds qui grondaient au passage de chaque judoka. Accroupi, il attendait le pas d'Antonio-le-boiteux. Il se mit ensuite à quatre pattes et son dos prit la forme d'une table. Lorsqu'Antonio arriva à sa hauteur, il bondit si fort que l'ensemble des tapis semblèrent sur le point d'implorer. Antonio s'effondra de tout son long sur le dos, comme un insecte raide mort. Et le dojo s'emplit d'un éclat de rire général. Yann Zéli leva les yeux de son carnet. Frelon avait déjà rejoint les rangs et poursuivait la course arrière. Le dojo résonna du rire joyeux des enfants. Antonio se releva tant bien que mal, se remit à courir mais il appréhendait une nouvelle attaque.

Irrité, Zéli se leva enfin. Le sourire des enfants disparut d'un seul coup et l'entraîneur resta là, les bras croisés au-dessus de sa ceinture noire. Ce qu'il venait de voir, c'était ce qui se passait entre garçons, quand il y avait un nouvel arrivant parmi eux : un geste inoffensif pour lui souhaiter la bienvenue. Tout le monde avait connu un jour ou l'autre pareil bizutage.

— C'est bon ! Passons aux étirements ! Trouvez-vous un espace !

Les judogis blancs se dispersèrent sur la surface du tatami. Cela donnait l'image d'un ensemble de

perles insaisissables. Quelqu'un toucha l'épaule d'Antonio.

— Excuse-moi, fit Frelon, essoufflé, lorsqu'Antonio se retourna.

Celui-ci écarta sa frange. Il ne s'y attendait absolument pas. Un sourire angélique sur son visage couvert de taches de rousseur, Frelon n'hésita pas une seconde et... lui tendit la main. Antonio se sentait inquiet. Mais, rassuré, il tendit néanmoins une main confiante à Frelon. Celui-ci le saisit alors par la manche du judogi et, d'un coup d'épaule, l'envoya chuter au sol. Le temps d'une seconde, on aurait dit qu'Antonio avait glissé sur une peau de banane. Tous entendirent sa chute. Antonio grimaça. Il en avait la tête qui tournait. Il ne comprit pas tout de suite ce qui lui arrivait. Un tonnerre d'applaudissements remplit le dojo. Certains sifflèrent également, à la manière des supporters. Les judokas, toutes ceintures confondues, même Daniel et Ivan, rirent sans pouvoir s'arrêter. Mais ils l'applaudissaient également.

— Bienvenu au Sakura !

Daniel, le plus âgé, vint donner la main à Antonio pour l'aider à se relever. Puis il lui tapa l'épaule, d'un geste amical : il était accepté dans le club ! Antonio eut du mal à se relever, car il avait fait une mauvaise chute sur son coccyx. Les autres applaudissaient encore. Antonio lança un regard sec en direction de Frelon. Il sentit monter la chaleur et commença à rougir.

— Toi, le nouveau, viens !

Zéli, appuyé contre le mur, l'attendait. Rouge comme un piment, Antonio se traîna jusqu'à son instructeur. Une ombre le recouvrit lorsque ce dernier se pencha vers lui et lui défit son nœud de ceinture.

— Regarde, tu dois faire attention à la façon dont tu serres ta ceinture... Tu vois, tu l'entoures deux fois autour de la taille. Ici, tu passes le brin par-dessous et tu serres avec un nœud. Le nœud ne doit jamais glisser dans ton dos, car ça te ferait mal en chutant.

Il vérifia si Antonio l'avait bien attachée. Les brins de sa ceinture blanche étaient enfin courts. Antonio se sentit alors comme un fagot, lié et attaché par une ficelle.

— Tu es un vrai judoka maintenant ! - Zéli lui tapa l'épaule - Comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-il alors, plein de gentillesse.

— Antonio, répondit-il, l'air abattu.

— Judoka Antonio, sois le bienvenu parmi nous ! lui dit alors Yann Zéli, qui inclina tout le haut de son grand corps pour le saluer.

Antonio se hâta d'en faire de même. Il était content d'être ainsi accepté par l'entraîneur. Il n'y avait plus que le Kombo qui le gênait. *Je suis bête comme mes pieds... Je suis bête, bête, bête...* se disait alors Antonio, au milieu de la clameur. Il se tenait encore le coccyx endolori. *Comment est-ce que je*

vais réussir à sortir d'ici vivant ?

— Allez ! fit Yann Zéli aux judokas.

L'entraîneur fit signe aux judokas d'arrêter leurs plaisanteries. Tout fut stoppé net, dès que ses paroles retentirent : cris, bruits de talons, glapissements, disputes, secousses, rires, hurlements... Chacun s'étira en silence, appuya sur son bassin, plia les genoux et les articulations. Ils touchaient du bout du nez les tapis verts en effectuant de grandes flexions.

Ce rat ne retient jamais les leçons pensa Frelon, la mâchoire serrée et le visage sec. *Ne t'inquiète pas, espèce de rat, je vais t'en donner une, ici-même !* Cette menace emplit son regard. *Bon, et maintenant ?!* se demanda Antonio en l'apercevant. Tout en continuant ses flexions, il s'efforça d'y voir clair. *En ce qui concerne maman et papa, tout est clair... Retourner dans notre ancien appartement, dans notre ancien quartier est...hors de question. Donc...Il faudra bien, d'une manière ou d'une autre, que je survive à Oustrina... Avec les Kombo !* conclut-il.

Après sa dixième flexion, il s'affaissa au sol, comme un chien épuisé. Mais ça n'était que le début de l'entraînement.

— Les ceintures blanches : là-bas, sur cette zone de combat, vous vous entraînez à chuter ! Chutes avant, chutes latérales, chutes arrières ! Les autres, sur cette zone-là, vous faites *kesa gatame*⁵. Ceintures vertes et bleues, projections avec pieds et jambes !...

Ainsi fut dispersé l'ensemble des élèves sur le tatami. Antonio observa la mousse du tatami vert : il y avait deux couches dures mais fines, superposées en carrés pour la zone de lutte. Les tapis étaient froids ; mais cela ne semblait gêner personne, si ce n'est Antonio, qui n'était pas habitué à marcher pieds-nus.

La menace permanente du regard de Frelon le suivait partout. Son judogi bleu ne passait pas inaperçu.

— Allez, c'est à toi !

Kiki poussa Antonio sur le tapis. Po-dom ! Antonio essaya de chuter en avant, à partir d'une position accroupie. C'était aussi ennuyant que les roulades, pendant les cours d'éducation physique. Il n'aurait pas dû s'inscrire au judo... Po-dom ! Po-dom ! Du côté des débutants, les chutes faisaient des bruits étouffés. Le Kombo aux Cheveux-rouges était sans cesse en train d'escamoter un sourire maléfique.

Antonio descendit sur ses genoux et de là, il effectua une chute avant. C'était comme se laisser tomber sur le lit... mais sur un lit bien plus dur et il s'en aperçut lorsqu'il fit sa cinquième chute. Il s'élança mais il ne posa pas ses mains de manière assez stable, aussi s'écrasa-t-il de tout son poids et cogna tête première contre le tatami. Il s'effondra car il avait au dernier moment cherché Frelon du

⁵ Prise de judo qui consiste à exercer un contrôle « en croix » sur l'adversaire au sol.

regard.

PAM ! fit Nicolas en chutant.

— Tu vas fendre le tatami en deux, le gros ! se moqua Kiki-le-frêle.

— Groin, groin ! couina le grand Tomislav, en se moquant.

Nicolas, gêné, remonta son pantalon de judogi sur le haut de ses fesses. Il semblait être habitué aux railleries concernant son poids. Le tatami tremblait, comme si un séisme avait lieu. Les plus âgés, qui travaillaient par deux, commencèrent à se projeter mutuellement au sol. BAAAM ! BRAAAM ! BRRRAAAAM ! BRA-BAAAAM ! Une dizaine de judokas musclés et expérimentés, aux ceintures bleues et vertes, fit trembler les murs. BAAAM ! Quiconque ne pratiquait pas le judo se serait rompu le cou, en voulant les imiter ! Antonio les regardait et les écoutait mais n'en croyait ni ses yeux, ni ses oreilles. *C'est ça ! C'est le seul moyen pour moi de survivre à Nouveau Zagreb*, se rassura-t-il. Il resta figé. Il les regardait avec tellement d'admiration qu'il s'exclama de surprise :

— Comment font-ils ça ?

— Ils s'entraînent pendant des siècles ! lui répondit Kiki-le-frêle, en haussant les épaules.

BROUOUOUOUM ! L'enceinte du dojo fut ébranlée, comme si deux énormes tas de pierre s'étaient effondrés. Antonio se replia en deux et fit un bond en arrière, de peur que quelque chose ne lui tombe sur la tête. Après ce coup terrible, l'écho du bruit sur le tatami rebondit sur les murs du dojo et vint se loger au fond de son âme, telle une flèche. Antonio s'imagina que celui qui avait été projeté avait éclaté en deux. Mais Ivan se releva rapidement. Daniel et lui se saisirent à nouveau l'un l'autre par le bord de leur veste de judogi et... BROUOUOUOUM ! la chute fit à nouveau le bruit d'un rocher qui explose.

— *Hajime !* lança Zéli.

Comment font-ils pour tomber si violemment sur ce sol si dur sans se faire mal ? s'étonna de nouveau Antonio.

L'entraîneur marchait le long du champ de bataille. Il suivait la lutte acharnée entre Ivan et Daniel. Bras et jambes s'emmêlaient, chacun d'eux tirait sur le judogi adverse, et tous s'arrêtaient lorsque l'entraîneur l'ordonnait ; puis ils reprenaient. Zéli s'était transformé en grand Japonais, qui criait sans cesse aux judokas quelque chose comme « ' *djimé !* ».

— *Hajime !* lança-t-il encore une fois.

Puis encore et encore, il lançait des ordres à chaque combat. Les bruits du judo couvraient maintenant ceux de l'orage qui avait encore lieu à l'extérieur.

— En fait, Daniel et Ivan sont les meilleurs du club. Ils doivent avoir vingt médailles ! - lui cria presque Kiki - Ça, c'est mon frère ! Celui qui est à côté du judogi bleu. Tu le vois ?

Kiki montrait avec fierté son frère aîné Mario. Antonio suivit son index pointé et vit Mario, mais il vit également Frelon, qui ricanait.

— Qu'est-ce que vous regardez, vous ? - Yann Zéli venait d'apparaître dans leur dos. Tous ceux qui portaient une ceinture blanche arrangèrent leur ceinture et leur tenue, immobiles et silencieux, comme des militaires - C'est pas comme ça que vous allez apprendre le judo ! Les garçons, je sais bien qu'il est plus intéressant de les regarder, eux là-bas, mais ce que vous devez apprendre avant toute chose, c'est les chutes ! - Zéli, les cheveux poivre et sel, qui parlait par expérience, leur faisait la leçon - Allez ! Quand vous aurez appris à tomber, vous ne vous ferez plus mal, même quand quelqu'un de bien plus fort vous fera chuter...

Il s'éloigna en deux pas.

— Krécho ! Névène ! cria-t-il.

Il fit ensuite claquer deux fois ses mains. Krécho effectua rapidement une chute en avant. Puis ce fut le tour de Névène et du grand Tomo. On entendit à peine la chute d'Antonio.

— C'est pas mal, mais regarde un peu Kiki comment il fait, dit Zéli en lui tapotant sur l'épaule. Antonio acquiesça silencieusement, puis obéit et reprit sa place dans la file. Nicolas élargit ses petits yeux noirs, que son visage tout gras recouvrait. Po-doom ! La chute de Nicolas était bien plus sonore.

— Bravo Nicolas ! fit Zéli, satisfait.

Au moins, on entendait bien Nicolas-le-rebondi, quand il tombait au sol. Il se releva lentement et l'instructeur vint lui tapoter l'épaule. Avec son regard plein de fierté, Nicolas semblait dire à tout le monde qu'il était lui-même satisfait de sa propre chute.

— Allez les garçons ! LE JUDO N'EST PAS SANS DANGER ! Ici, il faut vous attendre à être projetés ! cria-t-il.

Il encourageait les judokas à s'exercer à effectuer un nombre incalculable de chutes. Depuis le carré voisin, Frelon, au repos entre deux combats, regardait tout cela en se moquant.

C'était Antonio qui regagnait la file le plus vite, après chaque chute. Les débutants s'efforçaient de chuter bruyamment, mais on voyait qu'ils étaient nouveaux, qu'ils n'étaient pas préparés à des chocs violents ; même leurs judogis tombaient négligemment. Seulement, Zéli persévérât à penser qu'il en ferait de bons judokas.

— Pas comme ça ! - Zéli interrompit le défilé des judokas pour qu'Antonio refasse sa chute avant - Pas comme ça ! Réceptionne-toi solidement sur tes avant-bras ! - le corrigea-t-il.

Puis il lui demanda de chuter à nouveau - Voilà...très bien ! fit -il en hochant la tête.

J'y suis enfin arrivé ! se dit Antonio, soulagé. Pour la première fois depuis le début de

l'entraînement, son cœur s'emplit de satisfaction. Ce petit succès l'aida à se sentir plus sûr. Il bondissait, car le passage de chaque judoka arrivait à chaque tour un peu plus vite. Juste après lui il y avait Tomo, Krécho et Névène. Ils y arrivaient bien. Et Nicolas de mieux en mieux. Le meilleur était Kiki. Antonio raffermis ses avant-bras pour se réceptionner et pencha son corps. À la fin, ils se poussaient tous, comme s'ils sautaient dans l'eau. Mais ils tombaient sur un sol sec. Leurs os remuaient, leurs épaules s'enfonçaient dans le sol, leurs têtes résonnaient. Sur les tapis, ils chutèrent sûrement de trente manières différentes. Et ils se dépêchaient à chaque fois de se remettre dans la file.

— C'est bon ! Repos ! dit Yann Zéli à toutes les ceintures blanches, en voyant leurs visages.

Ils se laissèrent tous tomber et se couchèrent sur le tatami. Antonio avait le front en sueur sous ses longs cheveux. Il dégagea son front en écartant de ses yeux sa frange mouillée. À ses côtés, Nicolas se coucha de tout son long sur le ventre, comme s'il était dans son lit, comme un gros ours. Il s'assoupit presque, sa joue rouge collée sur le tapis ressemblait à un beignet. Les yeux fermés, Nicolas donnait l'impression qu'il ne se réveillerait pas avant le lendemain. Antonio sourit en voyant l'ours endormi et lui donna une forte tape amicale dans le dos. Nicolas ouvrit un œil et lui sourit tout aussi amicalement, mais paresseusement. Krécho, en plein effort, les regarda. Névène s'essuya le front. Tomo-l'asperge étendit ses membres fatigués. Au milieu d'eux, il ressemblait à un basketteur en kimono.

— M'sieur l'entraîneur ! s'écria Kiki en se relevant d'un bond.

Tout le monde frissonna en entendant sa voix inquiète. Kiki montrait du doigt son frère Mario. Il appelait Zéli à l'aide, car Mario était écrasé par Frelon et sa voix était à peine audible. Dans cette lutte, Mario se débattait, mais en vain. Il essaya de se dégager de l'étreinte du judogi bleu. Il battit l'air de ses jambes, comme un insecte emprisonné, et il réussit à se dégager un peu. Sa voix était étouffée, comme s'il portait un sac plastique sur la figure. Il martela le sol de sa main, en signe de reddition, mais cela n'eut aucun effet. Il étouffait, coincé et verrouillé par un coude autour de son cou.

— Voilà que tu recommences !... On ne pratique pas les étouffements ! - L'entraîneur saisit Frelon par le judogi, comme pour plaisanter, et l'écarta vivement de Mario - *Kuzure gatame*⁶ ! Tu devais faire *ku-zu-re ke-sa ga-ta-me* !!! cria-t-il à Frelon, qui était à bout de souffle.

Tous les judokas virent l'entraîneur gronder Frelon. Il lui envoya une pichenette derrière l'oreille. Frelon rentra alors la tête dans les épaules, comme une souris toute honteuse.

— Alors que toi, qu'est-ce que tu fais ? Tu n'écoutes rien !... On a fait ça vingt fois ! Pourquoi

⁶ En japonais, « variante » de *Kesa gatame* ; c'est un contrôle par le travers du corps.

tu l'étouffes ? poursuivit Zéli, penché au-dessus de Frelon.

Par chance, Antonio aussi fut témoin de la scène. Le visage de Frelon-les-cheveux-rouges s'empourpra car il était mal à l'aise. L'inquiétude disparut du visage de Kiki, dès que son frère se releva. Tout pâle, Mario se tenait le cou et toussait. Mais il n'avait rien de grave.

— *Hajime !*

Zéli donna immédiatement le signal de la reprise en japonais. Le lourd silence disparut.

— Tiens-toi à l'écart du judogi bleu ! - dit Kiki, en posant un regard appuyé sur Antonio.

Une touffe hirsute de cheveux châtain se dressa sur la tête de Kiki, cela lui donnait une bouille de perroquet.

— Sans blague, tiens-toi à l'écart ! - Kiki appuya encore son regard - Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle Frelon. Ses piqûres valent celles de mille guêpes ! lui-fit-il.

Névène, le visage sérieux, poursuivit :

— Quand il te jette au sol, tu te sens comme si tu avais été piqué par tout un essaim !

Avec ses dents de devant très avancées, Névène ressemblait à un castor. Quant à Krécho, avec ce large grain de beauté à la joue, on aurait dit qu'il était barbouillé de chocolat, malgré son regard grave.

— Tiens-toi à l'écart, reprit le grand Tomo.

Nicolas aussi hocha la tête, et ses joues tremblèrent. Les ceintures blanches ne plaisaient pas.

— Je sais bien comment il est, leur rétorqua Antonio.

C'est simple pour vous de me dire que je dois me tenir à l'écart ; mais comment ?! Où que j'aie, son ombre me poursuit ! pensa Antonio, toujours assis sur les tapis, en compagnie des autres judokas. Nicolas s'allongea près de lui, comme s'il voulait reprendre son sommeil profond, au milieu duquel on l'avait interrompu. BRAAAM ! On entendit une forte secousse. Encore une prise de judo incroyablement puissante.

— Je vais apprendre à faire ça ! jura Antonio, devant tous les judokas ceinture blanche.

— Moi aussi... affirma Nicolas.

Il s'était mis debout sur ses grosses jambes et admirait les grands judokas de ses yeux étroits.

— Alors les gars, vous n'êtes quand même pas déjà fatigués ?

Zéli plaisanta gentiment avec les judokas les plus vieux. Ils venaient de mener des combats acharnés et s'allongeaient sur le tatami ou s'asseyaient, dépoitraillés, et reprenaient difficilement leur souffle.

— Petar ! Louka ! Ivan ! Daniel ! Denis... Vous irez à Maribor ! - affirma Zéli, satisfait. Un sourire tranquille et rempli de fierté apparut sur le visage des garçons qu'il venait de nommer

- Pour les autres candidats, je n'ai pas encore décidé ! - dit sérieusement l'entraîneur, en lançant un regard appuyé sur Mario et Frelon.

À ce moment, ces deux-là se levèrent et restèrent transis à l'idée d'obtenir une chance.

— Les garçons, vous avez bien travaillé !

Après ces paroles réconfortantes, Zéli frappa dans ses mains et mit fin à l'entraînement. Il était environ dix-neuf heures.

Dans le vestiaire bondé, ce fut le même vacarme qu'avant le début de l'entraînement. Antonio s'assit sur le banc jaune. Ses jambes s'allongeaient toutes seules, de fatigue. Le judo lui plaisait mais c'était vraiment fatiguant. Il voulait, sur le chemin du retour, éviter par n'importe quel moyen les Kombo et il se retourna : de gros nuages s'amoncelaient. La pluie continuait à battre aux fenêtres du vestiaire.

Dénis se changea, juste à côté d'Antonio. Le petit n'était qu'en CM2. Il était blond comme les blés : ses cheveux, ses sourcils et ses cils étaient tout jaunes. Il souriait de plaisir de savoir qu'il irait à Maribor. Dénis prit sa ceinture jaune dépliée, l'enroula en escargot et la mit précautionneusement dans son sac.

Antonio les enviait, lui et les autres, de ne pas avoir les mêmes soucis. Ils se changeaient lentement, ils bavardaient et plaisantaient sans cesse, comme s'ils n'avaient pas envie de rentrer chez eux. Certains semblaient être incapables de se changer, car ils étaient terrassés par la fatigue. Nicolas était trempé, comme s'il avait reçu un seau d'eau sur la tête. Il se déshabilla et l'on vit les couches de graisse de son ventre.

Par-dessus son pantalon, Antonio enfila ses bottes militaires rouges. Dans sa hâte, il écrasa le gros orteil de Nicolas, qui était encore pieds-nus. Celui-ci poussa un cri terrible.

— Oh, excuse-moi ! s'exclama Antonio.

Krécho, Kiki, Névène et Tomo furent pris d'un fou rire. Nicolas en eut les larmes aux yeux et il renifla en sifflant, comme s'il respirait à travers une paille, car son pied lui faisait affreusement mal.

— Tu vois ce que c'est, le gros, quand quelqu'un te marche dessus ! lui cria Tomo.

— J'ai pas fait exprès, Nicolas, lui dit encore une fois Antonio ; impuissant, il fixait ses chaussures.

Les plus âgés entrèrent à ce moment-là dans le vestiaire. Ivan passa sans regarder qui que ce soit, sombre et grave, fort comme un bœuf. Derrière lui, Daniel, qui avait la stature d'un athlète : ce dernier entra torse nu dans le vestiaire et on pouvait voir le relief de ses abdominaux.

— Tout ça c'est la faute de F/elon ! lança Mario, en se plaignant, à Petar, qui était épuisé.

La sueur s'évaporait de chaque visage et une chaleur incroyable régnait dans le vestiaire. On entendit encore le bruit de la porte battante. Le dos tourné au mur, Antonio se dépêcha de fourrer son judogi dans son sac de sport. Il saisit son maillot qui pendait au crochet. Il se retourna, avança la tête et s'avisa de la présence de Frelon à quelques centimètres à peine. Ce quasi face-à-face les figea. Frelon se mit à ricaner puis se moqua. Antonio ressemblait de nouveau à un petit coq, sur le point de se battre.

— C'est vraiment à cause de lui, si je ne vais pas à *Maïbol* ! cria Mario du fond du vestiaire.

Frelon balaya la salle de son regard venimeux ; il traversa le vestiaire. On entendit une dispute entre lui et Mario puis une bousculade, puis une chute. Des cris. Une bagarre.

Antonio enfila son blouson d'hiver jaune par-dessus son chaud maillot rayé bleu et rouge. Il fallait qu'il arrive à déguerpir d'ici, au plus vite. Une fois à l'extérieur, il mit son bonnet de laine noir. Le parapluie à la main, il fonça à travers Ribniak. L'obscurité était déjà tombée. Il attendit le tramway numéro 6 sur la place principale. Il n'arrivait pas et il l'attendit longtemps. Le trafic était perturbé à cause des fortes pluies, la foule des voyageurs qui attendaient devenait de plus en plus grande. Le numéro 6 arriva, enfin. Antonio se mêla à la masse qui se précipita aux portes du tramway. Il fut content de trouver une place libre. Ces deux heures de sauts, et surtout de chutes, l'avaient fatigué : il s'affala sur le siège. Il enleva son bonnet. Ses cheveux longs étaient encore trempés et lui collaient au front.

Il regarda à travers la fenêtre ruisselante de pluie, le front collé sur la vitre froide. Au judo il avait eu à faire à tout, sauf aux Kombo. Nulle part ailleurs il ne s'était jusqu'alors senti aussi viril.

Il ne distinguait rien, à travers la lucarne embuée et sombre du tramway, aussi prêtait-il l'oreille au moindre coup de tonnerre. BROOOMMMM ! Le tramway oscillait. Antonio sortit de son long sac de sport *L'essence du judo*. Le livre était rempli de superbes photos. Ils avaient acheté le livre avec son papa lorsqu'il s'était inscrit au club « Sakura ». BRRROOOOOOMMM !!! Les bruits de l'extérieur se faisaient progressivement plus lointains. On voyait qu'une certaine magie tenait Antonio en haleine, au-dessus des pages qu'il feuilletait. Les éclairs illuminaient les phrases.

Le jeune Jigoro Kano venait d'avoir onze ans quand sa famille déménagea à Tokyo. Il habitait auparavant le petit village de Migake, dans la province de Kobe. Ce frêle garçon voulait à tout prix devenir fort. À Tokyo, il entendit parler d'un art martial, grâce auquel quelqu'un qui n'était pas forcément fort pouvait triompher d'un adversaire bien plus costaud. Kano n'hésita pas une seconde. Il en avait assez d'être terrorisé par des garçons plus robustes que lui. Ils ne le provoquaient que pour pouvoir le frapper, aussi décida-t-il d'apprendre à se défendre. Grâce à sa volonté infaillible, Kano parvint à maîtriser à la perfection un art qui porte le nom japonais de *jiu-jitsu*. Mais cet art martial contenait des techniques de projection brutales et dangereuses, ainsi que des clefs de bras et

de jambe. Au Japon, on racontait à l'époque que cet art martial transformait les enfants en brutes. *Kano réfléchit à cela. Et quand il eut grandi, à l'âge de vingt-deux ans, il inventa un nouvel art martial et l'appela judo. Il fonda même sa propre école : le Kodokan. Cette école existe encore aujourd'hui. Il voulait montrer à tout le monde que le judo était quelque chose de nouveau, il expliqua que le judo n'était pas dangereux et que l'on faisait attention, dans cette discipline, à ce que l'adversaire ne se blesse pas. Kano fut...* BBBRRRRRROOOOOOMMMMM !!! La foudre venait de s'abattre violemment : Antonio tressaillit et interrompit sa lecture. Mais il sursauta encore plus fort lorsqu'il aperçut, à ses pieds, un sac de sport bleu portant l'inscription « Club de judo Sakura »...c'était celui de Frelon ! Le bonnet du Dinamo sur la tête, Frelon se tenait là, debout, la main posée sur une poignée, juste à côté du siège d'Antonio, un sourire maléfique au visage. Antonio détourna les yeux et regarda l'obscurité à l'extérieur. Mais tout était noir et il ne voyait que le reflet de Frelon. Le Kombo ne bougea pas d'un centimètre. À travers la pluie et la pénombre, Antonio devina qu'ils traversaient maintenant le quartier Fólnégovitch. Les gouttes de pluie devenaient de plus en plus grosses : elles s'écrasaient et recouvraient les vitres. Un éclair à nouveau. L'ondulation du tram se fit plus lente à mesure qu'on approchait de la station suivante. Les portes s'ouvrirent enfin : c'était le terminus. Tout le monde descendit. D'abord Antonio, puis Frelon. Il ne pleuvait plus très fort, c'est à peine s'il bruinaît ; les parapluies cliquetaient en se refermant. Antonio accéléra le pas lorsqu'il perçut avec stupeur le bruit des pas du Kombo, dans son dos. Un vent froid passa sur lui, ce souffle emportait tout sur son passage : déchets, feuilles et papiers. Il semblait donner un coup de balai à tous les quartiers. *Et maintenant ? Tout peut arriver...* trembla Antonio. La rue déserte s'ouvrait devant lui. Le vent entraînait les nuages de pluie et soufflait de plus en plus fort dans son dos. Il entendit clairement les pas de Frelon derrière lui. Celui-ci le suivait, en traînant volontairement les pieds. À Travno, la cime des arbres se balançait, et Antonio - alors qu'il entrait dans la portion la plus dangereuse de la rue - n'avait pas encore réussi à se débarrasser de Frelon. Antonio se mit à courir en direction de chez lui, mais Frelon le suivit. Il fila comme un fou à travers Mammouth, le quartier où habitait Frelon, mais celui-ci poursuivit sa course derrière lui. Antonio ne se retourna pas, car il reconnaissait le bruit de ses chaussures. Il accéléra, mais les chaussures derrière lui couraient toujours plus vite. Il courut à travers la rue Kombol, il ne pensait qu'à se débarrasser de son sac. La peur ne le quittait pas. Quand il parvint enfin aux portes vitrées de l'entrée numéro 85A, il entra et les referma au plus vite derrière lui. Il avait réussi ! Il se retourna, à bout de souffle mais soulagé. Tout essoufflé encore, il jeta un œil à travers les portes vitrées, dans l'ombre à peine illuminée par les lampadaires. Mais Frelon n'était pas là... Où avait-il disparu ? Antonio ne pouvait ou ne voulait en croire ses yeux. En réalité, pendant tout son parcours, le vent avait traîné derrière lui un... carton ! Ce gros carton continua à ratisser la rue car le vent l'emportait.

Dans la cage d'escalier, Antonio se sentit stupide. Comment avait-il pu imaginer que Frelon courait derrière lui ?

— Alors ?!... Ça s'est bien passé ? lui demanda Papa, qui s'intéressait au judo et l'attendait, souriant, à l'entrée de l'appartement.

Mirella, sa maman, laissa la cuisine pour s'approcher, curieuse ; une odeur de crêpes la suivait.

— Ça s'est bien passé, oui... fit Antonio, en faisant mine d'être content.

Il avait faim. Après le dîner, il s'enferma dans sa chambre, il réussit péniblement à se mettre en pyjama et s'allongea, comme un chien épuisé, les muscles tout endoloris. *Quelle journée !...*